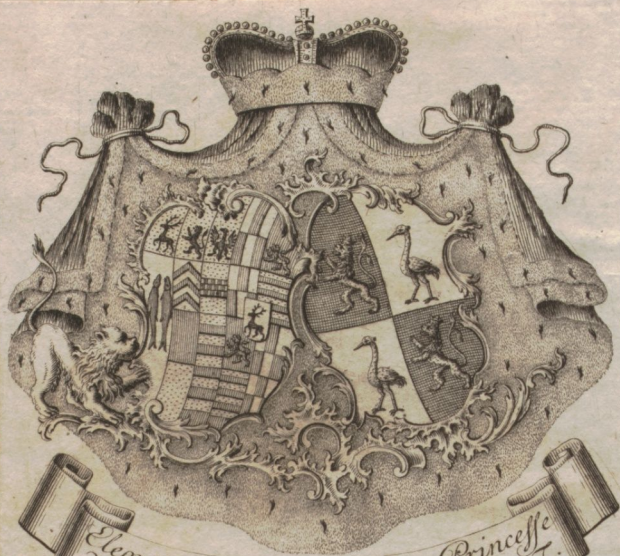




19
N



Leon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

228

MEMOIRS
OF
MONSIEUR





MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE POLIGNY.

THE UNIVERSITY OF

OXFORD

LIBRARY

OF THE

MÉMOIRES

DE

M. DE POLIGNY,

Dont le Manuscrit s'est trouvé dans
un Château de M. le Marquis
de L. V.

Dédié à M. de VOLTAIRE ;

Gentilhomme ordinaire du Roy , Historio-
graphe de France.

Par Madame de ***

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE.

Chez ISAAC BEAUREGARD.

M. DCC. XLIX.

MÉMOIRES

DE

M. DE TOLLIGNY,

Par le Marquis de M. le Marquis
de L. V.

Édité par M. de VOLTARE.

Quatrième édition du Roy. Imprimé
par la Librairie.

Par Madame de ***

SECONDE PARTIE

1755

A LA HAYE.

chez le Libraire

M. DE TOLLIGNY





MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE POLIGNY.

SECONDE PARTIE.



Monsieur de Vaber ayant
terminé ses affaires, remit
à la voile pour retourner
à la Haye, je fis mille nou-
veaux efforts, pour profiter de cette
II. Partie. A. cir.

circonstance & me défaire d'une passion qui ne pouvoit être heureuse. Je me rappellai tout ce que je devois à Mademoiselle de Rohancy ; mais entraîné malgré moi par Madame d'Arvilliers , je ne puis me défendre de la suivre ; à peine nous fûmes sur le Vaisseau , elle feignit une indisposition pour se dérober à mes regards ; elle n'étoit occupée que de son mari , & la délicatesse de son cœur lui faisoit rechercher tout ce que la tendresse la plus vive peut mettre en usage ; notre Navigation avoit déjà duré un mois , & j'étois près de succomber à mon extrême affliction d'être privé de sa vue , quand un événement vint achever de combler toutes mes peines , nous fûmes rencontrés par deux Vaisseaux Corsaires , le notre étoit chargé de toutes les richesses que Monsieur de Vaber rapportoit des Indes , les Corsaires vinrent nous at-

de M. de Poligny. §

attaquer, nous fûmes d'abord si heureux que nous leur coulâmes à fond un de leurs Vaisseaux, mais cela ne servit qu'à animer leur courage. Ils vinrent nous accrocher & nous trouvâmes alors à combattre de près, chacun songea à s'assurer la Victoire. J'ose dire que le mépris que je faisois de la vie me faisoit précipiter dans le péril, sans pouvoir y rencontrer la mort. Les Pirates dont le nombre étoit plus grand que le notre eurent enfin l'avantage. Mais qui pourroit représenter les frayeurs de Madame d'Arvilliers pour son mari. Elle ne se borna point à des cris inutiles, elle arracha une épée des mains d'un des Soldats, & s'étant mise à côté de son Epoux, elle tâchoit de repousser tous les coups qu'on lui portoit. On peut dire qu'elle lui sauva plusieurs fois la vie; les Corsaires devinrent les Admirateurs. Ils furent touchés d'un amour si rare, d'Arvil-

liers l'avoit conjuré vainement de se retirer du danger ; mais qu'on juge quels pouvoient être mes sentimens ? J'étois non-seulement pénétré de crainte pour Madame d'Arvilliers, mais encore de la plus cruelle jalousie de lui voir mépriser la mort, pour son mari. La fureur qui m'animoit lui fit un rampart de tous ceux qui se présentoiént pour combattre. Mais d'Arvilliers fit des actions de valeur incroyables. Cependant accablés par le nombre, nous ne restions plus que six pour nous défendre quand Madame d'Arvilliers nous imposa de rendre nos armes : car nous ne pouvions plus éviter la mort ou la captivité.

Les Corsaires se partagerent à nos yeux, nos dépouilles, & nous tirèrent au sort, Madame d'Arvilliers avec son oncle & son mari devinrent le partage du Capitaine, & nous tombâmes Julie & moi à celui qui commandoit après

après lui. Nous restâmes sur le Vaisseau qui nous avoit amenés des Indes, & l'on fit passer Madame d'Arvilliers avec son mari & son oncle sur celui des Corsaires.

Mais pourrois-je exprimer la douleur que me causa cette séparation? Il n'étoit plus au pouvoir de l'amour de l'empêcher. La présence de Madame d'Arvilliers qui adouciſſoit tous mes maux n'étoit plus un bien que je pusse espérer de recouvrer, & après que je l'eus perdu je me livrai aux résolutions les plus funestes quand Julie vint arrêter les effets de mon désespoir. Elle se mit à mes pieds en me conjurant de vivre pour elle, elle ajouta qu'ayant perdu Madame d'Arvilliers, elle restoit sans appui livrée à des Corsaires. Julie étoit un objet digne de pitié, & pour m'attendrir toujours davantage, elle me dit que s'il étoit vrai que j'eusse jamais aimé
A.iii son

son amie , je me devois à ses malheurs. Elle me le disoit avec des cris si perçans qu'il étoit impossible de n'en être pas attendri. Enfin vaincu par sa douleur , je lui promis de me conserver pour elle.

Les Corsaires ne nous séparèrent point. Ils craignirent de donner de nouveaux chagrins à Julie , & ils vouloient la conserver dans toute sa beauté , & nous trouvant perpétuellement à portée de nous confier nos peines ; je scus que l'amitié l'avoit fait renoncer à sa famille pour suivre Madame d'Arvilliers. Elle l'avoit connue au Couvent & n'avoit pû s'en séparer. La conformité de nos sentimens ne pouvoit manquer de m'attacher à elle , & je m'étonnai même d'avoir fait si peu d'attention à sa beauté , la douceur , l'éclat du teint , les graces de la jeunesse , n'étoient qu'une partie de ses charmes. Mais j'étois trop prévenu

pour Madame d'Arvilliers, pour qu'aucune femme pût lui disputer l'empire qu'elle avoit pris sur tous mes sens.

Les Corsaires nous tinrent six mois en Mer, après quoi nous débarquâmes dans l'Isle de Julie fut destinée à servir la femme de celui qui nous avoit eû en partage, & l'on me mit dans les jardins pour y cultiver les fleurs; je cessai de voir Julie. On ne nous permit plus de nous entretenir, & livré alors à moi-même je trouvois de la foiblesse à ne pas finir ma vie. Nulle apparence ne pouvoit me donner l'espérance de la liberté, & quand elle m'eut été rendue mon sort n'eut pas été plus heureux; car il ne pouvoit l'être sans Madame d'Arvilliers, & tout ce que je pouvois imaginer ne pouvoit me la rendre.

Enfin accablé d'ennui, un jour j'entrais dans un bosquet, j'aperçus une femme que le sommeil avoit surpris.

Elle avoit la gorge à demi-nue : elle tenoit un papier dans sa main , un voile lui couvroit le visage & je n'en pus remarquer les traits. Cependant je sentis une émotion extraordinaire , je m'attachai malgré moi à considérer tout ce que cette femme offroit de beautés à mes regards , & parcourant tout ce que le hazard me fit voir , elle me parut le plus beau spectacle de la nature , & dans l'instant je ne pus résister à l'envie de connoître ce que contenoit le billet qu'elle avoit à la main. J'essayai de m'en saisir , & ayant réussi sans interrompre son sommeil ; voici ce que je lû.

» A quoi puis-je prétendre en vous
 » écrivant ? Quelle déplorable foi-
 » blessé est la mienne ? Vous ne m'ai-
 » mez plus. Non, Perfide , une de mes
 » Compagnes m'a ravi votre cœur ,
 » j'ai surpris vos pleurs , & vous ne
 » craignez plus de faire couler les
 » mien-

miennes ? hélas faut-il vous avouer
les déchiremens de mon cœur...

Elle s'étoit arrêtée à ces mots, cependant j'en avois assez vû pour juger qu'elle ce plaignoit d'un Amant infidèle, je fis un soupir ; car aussi-tôt je me ressouvins de Mademoiselle de Rohancy, telles eussent été ses plaintes, dis-je tout bas, je l'ai trahi, & peut-être en suis-je encore aimé, qui sçait même si les liens qu'elle a formés avec le Prince Zolibrahim ne sont pas ceux de la violence ; qui peut m'assurer qu'elle ne regrette pas en secret les jours fortunés de notre tendresse, cette réflexion me couvrit de honte, mais frappé malgré moi de cette femme endormie, j'étois surpris que son Amant ne fut qu'un infidèle: elle offroit tant de beautés à mes yeux, que je ne pouvois comprendre qu'on pût cesser d'en être idolâtre, je repliai son billet, & je le lui rendit, & m'étant ap-

A. V. perçut

perçu qu'elle alloit s'éveiller , je m'éloignai pour épargner à sa modestie , le chagrin qu'elle auroit eu de se trouver en désordre à mes yeux.

Je revins quelques momens après , pour pouvoir juger si le Ciel lui avoit départi une figure digne de tous les charmes qu'elle possédoit. O Dieu ; quels furent mes transports ; c'étoit Mademoiselle de Rohancy , & sans considérer tout ce qui me rendoit coupable , je me jettai à ses pieds tout éperdu de surprise & de joye ; mais les yeux pleins de colére , elle rejetta mon hommage avec mépris , & plus légère que les vents je la vis disparaître !

Hélas , je ne pouvois m'en plaindre , elle punissoit un perfide qui cependant ne l'étoit plus , sa vue venoit de me rendre tout l'amour que j'avois eu pour elle , sa fuite mis le désespoir dans mon cœur , & voulant me don-

ner la mort, je courus sur ses traces pour la rendre témoin que je ne pouvois survivre à sa haine ; mais ce fut inutilement que je la cherchai, elle étoit rentrée dans l'intérieur de la maison des Corsaires, & sans réfléchir qu'il ne m'étoit pas permis d'y pénétrer. Je parvins sans sçavoir où je portois mes pas jusqu'à l'appartement des femmes, le trouble & l'égarement étoient peints dans mes démarches, il étoit aisé d'appercevoir que la raison m'avoit abandonnée. Je fus repoussé par les Eunuques, je leur opposai la plus forte violence, & ils m'eussent cent fois ôté la vie s'ils n'avoient pas jugé qu'il se passoit en moi quelque chose d'extraordinaire.

Plusieurs me prirent, ayant épuisé mes forces ils m'enfermerent, & furent rendre compte aux Corsaires de cette aventure ; mais à peine je revins de ce premier transport, qu'une sou-

le de réflexions vinrent me reprocher mon imprudence. Je venois de m'ôter les moyens de voir Mademoiselle de Rohancy, je ne pouvois pas même espérer de parler à Julie, elle auroit pû m'instruire de cent choses, & peut-être fléchir sa compagne, mais je ne pouvois comprendre qu'elle ne m'en eût jamais parlé; il me vint mille soupçons; cependant j'osai croire que la lettre que j'avois surprise à Mademoiselle de Rohancy ne regardoit que moi, & je ne pus m'imaginer de quelle femme je l'avois rendue jalouse, elle ne pouvoit sçavoir ce qui c'étoit passé dans mon ame, à moins que Julie ne l'eût instruite de mon infidélité; mais cette trahison n'étoit pas dans le caractère de Julie, il y avoit même peu d'apparence qu'elle ait pû révéler ce secret à une Inconnue, & il me vint en pensée que la lettre que j'avois vû à Mademoiselle de Rohancy

cy

cy étoit sans doute pour un Amant qu'elle avoit parmi les Esclaves, & qu'une de ses Compagnes étoit sa Rivale. J'allai même jusqu'à m'imaginer qu'elle ne m'avoit fuit que pour éviter les reproches que je pouvois lui faire, & joignant la jalousie à ma douleur, j'éprouvai tous les supplices; mon sort étoit le plus misérable, & la seule chose qui m'empêcha de retomber dans de nouveaux égaremens, fut le désir de me venger du Rival qui m'arrachoit Mademoiselle de Rohan-cy.

Julie fut instruite de ce qui m'étoit arrivé, les Corsaires voulurent punir mon audace, mais elle implora les bontés de sa Maîtresse, & lui dit tout ce quelle crut de plus propre à l'attendrir. Cependant elle ignoroit mon aventure avec sa Compagne, elle attribua à mes chagrins particuliers le dérangement qu'elle me supposoit dans

dans l'esprit, & ayant obtenu ma grâce & la permission de me voir, elle me trouva dans un état qui redoubla toute sa pitié.

Qu'avez-vous fait me, dit-elle, & quelle fureur a pû vous porter d'hazarder votre vie, nous touchons au moment de notre liberté, & sans me consulter vous avez voulu vous perdre, apprenez que plusieurs Esclaves ont formés le projet de briser leurs chaînes; c'est moi, ajouta-t'elle, qui leur en ai inspiré le courage, & dans la première absence des Corsaires ils sont résolus de tout entreprendre.

Ah! Julie, lui dis-je, j'attens de vous un service sans lequel mes jours ne sont plus rien, vous avez voulu que je vive, mais vous me verrez renoncer à la vie si vous n'appaisez Mademoiselle de Rohancy; je ne sçai, me répondit-elle, ce que vous exigez de moi, cette femme m'est incon-

nue , aucune de mes Compagnes ne porte ce nom ? Quoi vous ne la connoissez pas , repris-je , c'est celle dont la rigueur m'accable , & si son nom vous est inconnu , sa personne ne vous l'est pas , sa beauté , ses charmes n'ont pû vous échapper ; sans doute elle est adorée de quelque Amant , & vous voyez. . . . Eh que vous importe qu'elle soit aimée , interrompit Julie , si votre cœur n'est pas changé , il est à Madame d'Arvilliers ; non , lui dis-je , cessez de me rappeler mon crime , & cette Esclave m'en puni assez ; mais Je vois , ajoutai-je , qu'il faut vous apprendre l'excès de mon malheur.

Julie ne comprit rien à ce que je venois de lui dire , j'avois toujours caché avec soin ma passion pour Mademoiselle de Rohancy , mais ne pouvant plus aimer qu'elle , il m'étoit indifférent d'avouer à Julie que mon amour n'étoit plus pour Madame d'Ar-

villiers ; en effet je ne lui cachai point qu'ayant aimé Mademoiselle de Rohancy elle avoit repris son premier empire ; mais ajoutai-je , ses mépris ont troublés ma raison , elle ne m'a revûe qu'avec le plus cruel dedain , & transporté de rage vous avez sçu les effets de mon désespoir , & l'on me laisse la vie pour supplice.

On ne vous l'eût pas laissé long-tems sans mes soins , reprit Julie , mais il y a de la foiblesse à vouloir la perdre , songez qu'il n'est pas impossible d'appaiser votre Maîtresse ; ah ! lui dis-je , un autre Amant m'a ravi son cœur , elle ne m'a fuit que pour lui plaire ; mais comment ce peut-il , ajoutai-je , qu'ayant épousé le Prince Zolibrahim , elle soit chez des Pirates , auroit-elle quitté son Epoux pour suivre son Amant , & ne pouvez-vous éclaircir des pensées si désespérantes.

Julie me promit qu'elle ne négligeroit

roit rien de tout ce qui pouvoit m'intéresser ; mais elle fut obligée de suivre à la Campagne la femme du Corsaire. Je passai huit jours dans de nouveaux tourmens , & au retour de Julie elle apprit qu'une de ses Compagnes étoit malade , elle jugea que c'étoit celle qui me caufoit tant de peine ; en effet c'étoit Mademoiselle de Rohancy , & Julie n'en pû douter au trouble que lui donna sa vue , & ses discours , elle lui dit que ses mépris m'alloient coûter la vie , & que si elle y prenoit encore quelque intérêt il étoit tems qu'elle se laissât fléchir.

Mais par un malheur étrange Mademoiselle de Rohancy , en me conservant son cœur , étoit devenue jalouse de Julie , nos fréquens entretiens lui avoient fait croire qu'elle m'avoit rendu infidèle , elle s'étoit cachée plusieurs fois pour nous entendre , & les mots d'amour & de tendresse que j'avois

j'avois prononcé si souvent pour Madame d'Arvilliers, avoient frappés Mademoiselle de Rohancy, & en même-tems elle s'étoit persuadée que je les adressoïis à Julie.

Elle jugea donc qu'en venant lui parler, elle cherchoit à pénétrer quels sentimens elle me conservoit, elle crut même que le dessein de sa Rivale étoit d'insulter à sa douleur; je ne sçai, lui dit Mademoiselle de Rohancy, quelle raison vous engage à me parler de cet Esclave, vous pouvez du moins lui dire que j'ai vû sans peine les soins qu'il vous rend, & si c'est-là ce qui vous amene, assurez-vous que je ne songe point à vous disputer son cœur.

Le discours de Mademoiselle de Rohancy causa beaucoup d'étonnement à Julie, mais elle ne fut pas fâchée que ses soupçons tombassent sur elle; car il n'eut pas été aussi facile de la détromper sur Madame d'Arvilliers

Si elle m'avoit surprit l'aveu de cette foiblesse , mais elle n'avoit pû assez bien nous entendre pour connoître sa véritable Rivale. Pensez-vous, lui dit Julie , si j'étois aimé de cet Esclave , & que je l'aimasse moi-même , je vîns implorer pour lui votre pitié, il n'auroit besoin que de ma tendresse. Après tout , ajouta Julie , je ne vous presserai point sur ce qu'il exige , cependant si ses jours vous sont encore chers , songez que vous pouvez seule en prolonger le cours ; qui , moi , répondit Mademoiselle de Rohancy , me croyez-vous si peu instruite pour ignorer ses sentimens , eh bien , apprenez qu'ils me sont connus , & que je ne puis douter de l'amour qu'il a pour vous.

Votre erreur est bien grande , lui répondit Julie , j'avoue que cet Esclave a gémit cent fois en me confiant ses peines , la même Patrie nous a vû

naître , & le sort nous a donné à tous deux des fers ; mais vous vous êtes trompée en me prenant pour l'objet de son amour. La passion qu'il a pour vous ne peut être plus vive & plus tendre , & son état est si touchant qu'à moins que vous ne soyez préoccupée pour un autre , vous ne pouvez l'abandonner à son désespoir. N'a-t'il pas hazardé sa vie le jour où vous l'accablâtes de mépris , qu'elle raison pouvoit l'engager à la sacrifier ? Qu'un excès d'amour , il porte encore la peine de sa témérité , & les Corsaires l'auroient punis si je n'avois scû fléchir ces Barbares.

La vérité étoit si bien peinte dans ce que Julie exprimoit , qu'il échappa des soupirs à Mademoiselle de Rohancy ; cependant elle avoit peine à perdre ces soupçons , elle imagina même qu'honteux de mon infidélité nous ne cherchions qu'à la tromper ;
pour

pour jouir en secret de notre amour. Elle rappelloit continuellement tout ce qui pouvoit fortifier sa jalousie, & ce ne fut qu'après plusieurs conversations que Julie put la déterminer à m'entendre : Mademoiselle de Rohancy étoit fiere, l'idée d'une Rivale lui paroissoit une injure impardonnable, elle avoit raison; mais comme elle n'étoit frappée que de Julie, je ne désespèrai plus de regagner son cœur, & je commençai à regarder les peines qu'elle m'avoit causées comme les mouvemens de son dépit & non de sa haine. Mais ce qui me rendoit vraiment malheureux, c'étoit de penser que le Prince Zolibrahim l'arracheroit tôt ou tard à ma tendresse; je ne me flattois point qu'elle voulut renoncer à lui pour me suivre, & si d'abord ma jalousie m'avoit fait perdre l'opinion de sa vertu, je ne pouvois me dissimuler long-tems qu'elle étoit incapable de trahir son devoir. Mais

Mais cette réflexion ne pouvoit diminuer l'impatience de me jeter à ses pieds , j'étois furieux de m'être imprudemment donné de nouvelles chaînes ; mais dans le tems que je ne m'étois plus de bornes à mon affliction , on vint m'apporter une lettre de Monsieur d'Arvilliers , par laquelle il m'apprenoit qu'il avoit payé la rançon de Julie & la mienne , & qu'un Vaisseau devoit nous ramener à la Haye.

J'avoue que cette nouvelle marque de la générosité de Monsieur d'Arvilliers acheva de me couvrir de honte , je l'avois offensé en aimant sa femme & ne s'en venger qu'en brisant mes fers , me paroissoit un effort au-dessus de la vertu même. Julie vint partager ma reconnoissance , & tous deux charmés de sçavoir nos ames hors de l'esclavage , nous nous livrâmes à la joye. Cependant nous apprenions que

Monſieur de Vaber avoit achevé de ruiner ſa fortune pour payer leur rançon ; or cette diſgrace loin d'affliger Monſieur d'Arvillers , le combloit de joye , il avoit toujours ſouhaité que Madame d'Arvillers tint de ſon amour tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ſa vie , & il eu le plaisir de lui aſſurer les grands biens dont il avoit hérité à la mort de ſon pere.

Les Corſaires me firent ſortir de priſon , & c'étoit me rendre cent fois plus miſérable , il m'éloignoit de Mademoiſelle de Rohancy , & il me raviſſoit l'eſpoir d'obtenir ma grace & de la guérir de ſa jaloſie. Cependant il n'étoit pas poſſible que je renonce au bonheur de lui perſuader mon amour , je n'enviſageois plus d'autres félicités , & je me réſolus de me donner gratuitement aux Corſaires. Je leur demandai à travailler dans les jardins , & je pris pour prétexte qu'ayant

épuisé ma fortune pour leur payer ma rançon , j'espérois que le tems me fourniroit quelque ressource pour retourner dans ma Patrie. Ils me proposèrent de m'associer avec eux , ils se souvenoient que j'avois montré quelque valeur , & ils me promirent de me donner une petite part dans les prises que nous ferions sur Mer , on sent qu'une pareille proposition me fit horreur , j'aurois plutôt perdu la vie , mais je leur cachai mes véritables sentimens , & je feignis d'accepter leurs offres afin d'avoir le tems de voir Mademoiselle de Rohancy.

Cependant Julie étoit au désespoir ; elle vouloit retourner à la Haye , & ne pouvoit se résoudre à s'embarquer seule ; mais je lui fis sentir que quelque chose que je dusse à son amitié , elle ne pouvoit exiger de la mienne que je lui sacrifiasse mon amour. Enfin elle consenti à m'attendre , & à m'aider

m'aider à tirer des fers sa Compagne ; mais comme je n'avois jamais eû de projets sans rencontrer des obstacles. Les Corsaires avant que j'aye pû voir Mademoiselle de Rohancy me firent monter avec eux sur un Vaisseau ; il est vrai que ce fût pour empêcher qu'on ne fit descente dans leur Isle ; on venoit les attaquer ; & tout ce que je pus obtenir, c'est qu'on remettrait Julie jusqu'à mon retour auprès de Mademoiselle de Rohancy. On sent combien j'étois intéressé à les voir, je me flattai des bontés de Julie, elle m'en avoit donné mille marques, & je ne doutai point qu'elle ne me fit trouver les moyens de voir sa Compagne.

Cette espérance flattoit si fort mon cœur, que j'en sentis moins de peine à suivre les Corsaires ; ils repoussèrent leurs ennemis, & ayant eu le bonheur de me distinguer dans différens combats, ils me donnerent parmi

eux une des premières places, j'augurais qu'il me deviendroit facile à mon retour d'obtenir la liberté de Mademoiselle de Rohancy; mais par une suite de mon malheur les Pirates tenterent de se rendre maître d'une petite flotte. Je ne pourrois exprimer que foiblement le chagrin que je sentis à cette nouvelle, je me trouvois engagé dans un métier infâme, & près de trois mois s'écoulerent en mer avant que nous puissions joindre cette flotte; mais au bout de ce tems, nous la rencontrâmes, & les ordres furent donnés pour s'en rendre maître. Une bordée de Canon de leur part nous annonça qu'ils se préparoient à se bien défendre, le Combat en effet fut affreux; mais ayant intérêt que les Corsaires ayent l'avantage je redoublai de valeur, & je fus le premier à sauter dans un des Vaisseaux de l'ennemi. Mon exemple entraîna l'équipage, je
fus

fus suivis de tous les Soldats , & le carnage devint horrible. Enfin la Victoire se déclara pour nous ; car je ne prétens point d'écrire les particularités de ce Combat , les Corsaires pillerent sur les Vaisseaux un butin immense , & charmés des actions qu'ils m'avoient vû faire , ils m'offrir de partager avec eux ; j'eus horreur de leur proposition , mais il fallut encore me contraindre , ils mirent aux fers tous les malheureux qu'ils venoient de dépouiller. Et ne pouvant soutenir leurs cris , je sautai dans une Chaloupe , & j'abordai sur le rivage , mais ce fut pour me reprocher d'avoir contribué à la Victoire des Pirates. Cependant la plupart des Vaisseaux qu'ils avoient pris , & les leurs mêmes , étoient si maltraités qu'ils furent contraints d'y faire travailler pour pouvoir s'en servir. Nous nous arrêtâmes près de trois semaines, je n'étois occupé que de mon retour



auprès de Mademoiselle de Rohancy & de Julie. Mais un jour considérant une tempête qui s'élevoit en mer, j'apperçu un Vaisseau prêt à périr, je me sentis saisi d'horreur, un intérêt secret m'attendri malgré moi, & je reconnus des sentimens plus forts que ceux de l'humanité. Cependant les vagues en fureur redoublèrent toutes mes craintes, un tonnerre affreux, & des éclaires me contraignirent enfin à chercher un abri; une nuit obscure couvrit la terre de ténébres, & je ne pus regagner l'habitation des Pirates.

J'avouerai que le retour du jour me causa une joye qu'il seroit difficile de rendre, & aussi-tôt je m'avançai sur les bords de la mer, & j'y trouvai une femme que le naufrage avoit jettée sur le sable, elle étoit expirante; mais, au Ciel! que devins-je, en rennonçant Julie, car c'étoit-elle, & dans le moment, il me vint en pensée que
Made-

Mademoiselle de Rohancy l'avoit suivie , & qu'elle avoit trouvée la mort dans le naufrage. Mes cris annoncèrent ma douleur, je tombai auprès de Julie sans pouvoir lui donner de secours , s'en étoit fait si un des Corsaires , qui comme moi s'étoit douté que la tempête jetteroit quelque débris sur le rivage , étoit venus à nous , & ayant remarqué Julie mourante , il la porta dans son habitation , & la fit secourir.

Cependant revenu de mes premiers transports , je me mis à chercher Mademoiselle de Rohancy , comme si j'eusse été certain quelle c'étoit embarquée avec Julie ; mais au milieu de mes recherches , combien de pensées différentes vinrent m'agiter. Je ne pouvois pardonner à Julie de n'avoir pas attendu mon retour chez les Corsaires , je l'accusai de la perte de ma Maîtresse ; car tous mes soins ne ser-

virent qu'à me convaincre qu'elle n'étoit plus.

En effet, je parcourus inutilement le rivage, & forcé de le quitter à la fin du jour. Je vins trouver Julie, à qui ma vue donna une surprise inexprimable. Je pris son étonnement pour de la confusion, elle fit un effort pour venir à moi, & je la repoussai avec colère; cruelle, lui dis-je, il vous reste à m'ôter la vie, aussi bien je ne puis la conserver après la perte de Mademoiselle de Rohancy; mais de quel droit m'avez-vous privé d'un objet si cher, pourquoi l'avez-vous engagé à m'abandonner: car quel autre dessein pouvoit vous conduire.

Mes reproches accablèrent Julie, elle fut long-tems sans pouvoir me répondre; j'avoue, me dit-elle, qu'en voulant vous servir, je cause votre infortune. J'avois brisé les fers de ma Compagne, l'absence des Corsaires
que

que les Esclaves attendoient depuis si long-tems , avoit servi à les rendre libres. Mais pourquoi m'imputer l'effet cruel d'un naufrage , hélas ! elle ne vit plus. Mais j'eusse donné mes jours pour sauver les siens , & mon amitié vous avoit rendu sa tendresse : ah Ciel ! lui dis-je , c'en est donc fait , & je ne la verrai plus ; mais interrompit-elle , c'est vous qui m'assurez que les flots vous l'ont ravie , car j'espérois que le Ciel touché de sa vertu l'a rendroit à votre amour.

Les paroles de Julie en réveillant mon espérance , ne purent cependant calmer mon extrême douleur , j'étois sûr d'avoir cherché avec les soins d'un Amant , Mademoiselle de Rohancy , mais comme Julie n'étoit pas seule , qu'on eut sauvé du naufrage , elle me dit de ne pas désespérer , & nous résolûmes de parcourir toute l'habitation. Cependant il fallut attendre au lende-

main, & Julie profita de ce moment pour m'apprendre que ce n'étoit pas Mademoiselle de Rohancy que le Prince Zolibrahim avoit épousé.

Cette nouvelle dans un autre tems m'eût transporté de joye, mais elle ne fit qu'accroître mon chagrin. Car perdre ce qu'on aime quand on peut le posséder; c'est le comble du malheur. Elle me dit donc que Zolibraim amoureux d'une femme qu'on nommoit Felime, l'avoit placé sur le Trône, & le nom qu'elle portoit nous avoit fait croire que c'étoit Mademoiselle de Rohancy; car on doit se souvenir qu'elle s'appelloit Felime chez le Prince Courouly.

Je scus ensuite que Monsieur de Morandal passant aux Indes, le hazard lui avoit fait rencontrer Mademoiselle de Ransac; on n'a point oublié qu'elle étoit la mere de Mademoiselle de Rohancy, & la perte de sa fille
lui

lui creusa un tombeau. Après avoir vû Monsieur de Morandal , mais ce dernier n'eut pas plutôt rendu les derniers devoirs à Mademoiselle de Ranfac qu'il songea à ramener à la Haye Mademoiselle de Rohancy , il l'obtint du Prince Zolibrahim par le crédit que les Hollandois avoient auprès de lui , & s'étant embarqué avec elle , ils furent rencontrés des mêmes Corsaires qui nous avoient donnés des fers , & Monsieur de Morandal en combattant contre eux y avoit perdu la vie.

Chaque mot , de la narration de Julie , perçoit mon cœur , elle ajouta que j'avois toujours possédé celui de Mademoiselle de Rohancy , & qu'une Esclave à mon retour s'étoit chargée de me remettre une lettre , où elle m'invitoit de retourner en Hollande , où elle alloit m'attendre.

Mais , ô Ciel ! livré à la douleur après que Julie eut cessé de parler

Bv nous

nous entendîmes une voix dont les accens plaintifs annonçoient une personne malheureuse. Julie me quitta brusquement, & pénétré par mon désespoir, à peine je m'aperçus de son absence; hélas! je touchois au moment le plus heureux de ma vie; car cette voix que j'avois d'abord entendu ayant poussé un cri d'exclamation, je ne pus m'y méprendre: c'étoit Mademoiselle de Rohancy qui en retrouvant Julie, n'avoit pû retenir l'excès de sa joye. Je courus à ses pieds transporté par la mienne, & je ne fis qu'augmenter les mouvemens de son ame. Quoi, dit-elle, la Fortune c'est donc lassée de me rendre la personne la plus malheureuse; mais dois-je me fier à la douceur de ce moment, & m'assurer de votre amour; ah! lui dis-je, pouvez-vous méconnoître l'excès de ma passion, en doutez-vous encore, quel Amant fût jamais plus tendre

tendre , mais plus infortuné , accablé par vos mépris , Julie sçait que de tous les hommes je devins le plus misérable : Il est vrai , me dit-elle , que si j'en crois Julie , vous m'avez toujours aimé , mais si votre amour en effet est le même , je vous plains , apprenez qu'un ami de Monsieur de Morandai m'ayant apperçu hier dans le tems que je fus secourue par les Corsaires , doit aujourd'hui me venir prendre , & leur payer ma rançon.

Dieu ! m'écriai-je , ne finirai vous jamais mes peines : mais répondis-je à Mademoiselle de Rohancy , j'ose croire que les Corsaires ayant égard à mes services , ne rendrons qu'à moi seule votre liberté. Je le souhaite , me répondit Mademoiselle de Rohancy , mais voilà déjà Alphonce (c'étoit le nom de l'ami de Monsieur de Morandai) que je crains , ajouta-t'elle , qu'il n'ait payé ma rançon.

Bvj Elle

Elle s'avança pour le recevoir, et nous achevant ces mots; je reconnus Alphonse, nous nous étions cent fois rencontré chez Monsieur de Morandal, il sçavoit mon amour pour Mademoiselle de Rohancy, & fâché de me voir auprès d'elle, il l'aborda avec beaucoup de froideur, & lui dit qu'elle se prépara à s'embarquer; & quoi; lui, dit-elle, vous m'avez donc obtenue des Pirates, mais vous ne me résoudrez point à vous suivre sans ces deux personnes que vous voyez avec moi.

J'ose croire, repris-je, qu'Alphonse se souvient assez de l'amitié dont m'honora Monsieur de Morandal; pour espérer de lui ce service, & je m'assure qu'il l'accordera sans peine à Julie. Je ne puis rien promettre, reprit-il, c'est au Capitaine du Vaisseau à vous accorder cette grace, & quelque envie que j'aye de vous servir, ce
que

que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir.

Eh bien, lui répondis-je, vous l'avez passé en vous flattant que Mademoiselle de Rohancy doit vous suivre; les Corsaires vous rendrons sa rançon, elle ne doit dépendre que d'elle-même: elle est à moi, reprit Alphonse, & les Pirates n'ont plus de droit sur elle; quoi interrompis-je en fureur, vous osez la traiter comme une Esclave, songez-vous combien il est indigne à un honnête homme de la traiter ainsi; mais sçachez, lui dis-je, avec véhémence, que je ne souffrirai jamais qu'on dispose d'elle sans son gré.

Eh d'où vous vient, reprit Alphonse; cet emportement, apprenez qu'elle n'aura point à se plaindre, vous ignorez les desseins que j'ai sur elle. Ils sont pleins de respects, & si pour lui plaire elle exige que cette belle personne

bonne, dit-il, en montrant Julie, & vous la suivent à la Haye; venez foyez témoin de mes prieres au Commandant du Vaisseau; mais s'il s'obstine à des refus, quelle est votre injustice de vouloir que j'en réponde?

Mademoiselle de Rohancy qui nous avoit écoutée, sans rien dire, prit alors la parole; car elle craignit de ma part quelque violence, à quoi fert', dit-elle, cette fureur qui vous anime l'un & l'autre, parlez au Maître du Vaisseau, & sa réponse réglera ma conduite. Allez, ajouta-t'elle, en me regardant, & si j'ai sur vous quelque empire, cessez toute dispute avec Alphonse.

Nous partîmes l'un & l'autre à ces mots, mais, ô moment fortuné, rien ne pouvoit plus s'opposer à ce que nous désirions. Julie avoit trouvé moyen d'instruire Monsieur d'Arvilliers pendant mon absence avec les
Corfai-

Corfaires , que Mademoiselle de Rohancy m'arrêtois à l'Isle de. . . . Ne pouvant par moi-même lui payer sa rançon , d'Arvilliers voulut mettre le comble à tous ses bienfaits , il s'étoit embarqué pour venir tirer lui-même Mademoiselle de Rohancy des fers , & sa rare bonté , son ame généreuse , achevoit par ce dernier trait de me couvrir de confusion.

Hélas ! que nos embrassemens furent mêlés de tendresse , & de reconnoissance de ma part & de la sienne ; quelle joye il exprimoit de pouvoir contribuer à mon bonheur , en se délivrant de tous les sujets que je lui avoit donné de me haïr. Nous fûmes reçus dans son Vaisseau sans obstacle , & nous allâmes ensemble annoncer cette bonne nouvelle à Mademoiselle de Rohancy & à Julie. On sent que cette dernière , en voyant M. d'Arvilliers , se livra à tout le plaisir que lui donnoit

donnoit une vûe si chere , & s'étant éloigné de nous , comme s'il avoit eu quelque chose de particulier à se dire , ils me mirent dans la liberté d'entretenir seul Mademoiselle de Rohancy.

Ce fut alors , que me jettant à ses genoux , je n'oubliai rien pour la convaincre de tous mes sentimens : hélas ! dit-elle , vous ne me rassurez point , il est vrai que j'ai connu que Julie n'est pas ma rivale ; mais sans doute , quelqu'autre objet avoit fixé votre amour. Puis-je me dissimuler que vous m'avez abandonnée , autrement vous eussiez tenté de me voir chez le Prince Zolibrahim , c'est le hazard qui nous a fait rencontrer chez les Corsaires , il est affreux que je lui doive ce que je ne devois tenir que de votre tendresse.

Les reproches de Mademoiselle de Rohancy me firent frémir , je crus qu'elle

qu'elle avoit découvert ma passion pour Madame d'Arvilliers ; mais un peu de réflexion me fit connoître qu'il étoit impossible qu'elle pût en rien sçavoir. Hélas ! lui dis-je , devez-vous soupçonner mon cœur , qu'elle autre que vous pouvoit le posséder ? ne m'accablez point par des doutes , & rendez-moi votre amour sans mélange de jalousie.

Eh comment perdre , dit-elle , le souvenir de tout ce que je puis vous reprocher : non , vous n'êtes point sans crime , & plus vous fûtes aimé , & plus ma tendresse vous rend coupable. Souvenez-vous que le changement de ma fortune n'en mit jamais dans mon cœur ; je vous aimai étant la fille de M. de Morandal , je vous aimai étant celle de M. de Nemours , je vous ai sacrifié le Prince le plus aimable , & vous cruel , vous avez trahi le plus tendre amour.

Madame

Mademoiselle de Rohancy me parloit avec aütant d'assurance que si elle eût été certaine de mon infidélité. Elle me vit rougir plus d'une fois. La délicatesse de son cœur portoit mille remords dans le mien ; mais elle me rendoit si éperduement amoureux , que pour la guérir de ses soupçons , je fus tenté cent fois de m'enfoncer un poignard dans le sein. Oui , lui dis-je , je vais perdre la vie à vos pieds , si vous ne cessez vos doutes. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? N'appercevez-vous pas dans l'excès de ma douleur , l'excès de mon amour. Non , dit-elle , il n'a pas toujours été pour moi , & tandis qu'éperdue par votre absence , je n'étois sensible qu'à ce malheur. Que faisiez-vous ? Si vous m'aviez aimé , vous eussiez partagé mon fort. En un mot , que faisiez-vous ?

Je lui dis que m'étant embarqué
pour

la suivre chez le Prince Zolibrâhim, j'avois rencontré dans les Indes M. d'Arvilliers, & qu'attendri par le récit de son infortune, & après l'avoir tiré d'esclavage, nous y étions retombés tous deux, puisqu'elle-même m'avoit trouvé dans les fers.

Quelque véritable que fût cette courte narration, elle s'aperçut qu'il y avoit des circonstances dont j'avois évité de lui parler; & comme elle alloit répondre, nous vîmes entrer Alphonse, il venoit nous dire qu'il falloit s'embarquer: nous appellâmes M. d'Arvilliers & Julie; & aussi-tôt que nous fûmes sur le vaisseau, on mit à la voile.

Notre navigation fut telle que nous pouvions la désirer, mais j'eus la douleur de ne pouvoir entretenir seul Mademoiselle de Rohancy; Alphonse ne la quittoit qu'aux heures où il ne m'étoit plus permis de la voir, &
en

en débarquant à la Haye , elle logea chez lui , & nous nous opposâmes vainement , Alphonse avoit payé sa rançon , & la loi lui accordoit Mademoiselle de Rohancy ; il étoit aisé de juger qu'il en étoit amoureux , & bien-tôt nous apprîmes qu'il vouloit l'épouser.

J'avoue que dans un autre tems ; j'eusse espéré qu'elle n'eût choisi que moi pour époux ; mais les soupçons dont je n'avois pû la guérir, me firent craindre que le dépit ne lui fit préférer mon rival , & l'amour alors se vangeoit bien cruellement de ma foiblesse.

Je ne rendis aucuns devoirs à Madame d'Arvilliers , non que je puisse craindre sa vûe , Mademoiselle de Rohancy lui avoit fait perdre son empire ; mais je crus ne pouvoir trop m'observer envers elle & envers d'Arvilliers : je scus cependant par Julie qu'elle

qu'elle étoit charmée que j'eusse repris mes premiers liens ; & pressant son mari de quitter la Haye , ils retournèrent à Paris comblés par l'amour & la fortune.

Je ne dirai rien de la tristesse de nos adieux , il n'en fut jamais de plus tendres. Les services que m'avoit rendu M. d'Arvilliers , son amitié , l'oubli de mes fautes , sa générosité , combien de motifs pour l'aimer & le regretter ? Julie partagea avec lui tous mes sentimens ; elle mit tout en usage pour me rassurer sur Mademoiselle de Rohancy ; elle me protesta qu'elle haïssoit Alphonse , & ce fut les dernières choses que me dit Julie.

Mais dois-je oublier que M. d'Arvilliers me força en partant d'accepter une lettre de change considérable, je lui en donnai une sur M. de Valencé de la même somme , & le tems
m'ap-

prit qu'il n'en fit aucun usage. Quel éloge seroit digne de lui ? Je me sens forcé au silence !

Leur départ ne fit qu'accroître ma tristesse. Alphonse ajouta à mes peines, celle d'éloigner de la Haye Mlle de Rohancy. Il avoit une maison de campagne, & il la contraignit d'y faire son séjour. Je ne doutai point qu'il ne profitât de ce tems pour épouser ; mais pouvois-je en soutenir l'idée. Je pris mille résolutions. Et ayant quitté la Haye, je ne songeai qu'au moyen de m'introduire dans la maison d'Alphonse. Hélas, plus de deux mois s'écoulèrent sans pouvoir espérer de réussir : mais sçachant que Mademoiselle de Rohancy se promenoit dans les jardins, j'essayai d'en franchir le mur, avec d'autant plus de hardiesse, qu'Alphonse étoit malade ; & que je n'avois rien à craindre de sa part.

Mon

Mon entreprise étoit plus téméraire que possible ; mais il n'est point de péril pour un véritable amant. Je n'envifageai que le plaisir de me trouver encore une fois aux pieds de Mademoiselle de Rohancy ; & encouragé par l'amour même , je m'hazardai à monter le mur. Enfin prêt à descendre , plusieurs pierres se détachèrent & m'accablèrent de leur poids en tombant : on juge qu'elles me firent plusieurs blessures , mon sang couloit de toutes parts , & dans cet état , je gagnai un salon , & n'eus que le tems de me jeter sur un lit de repos , car je perdis tous sentimens.

Ce jour même Alphonse touchoit au dernier moment de sa vie. Mademoiselle de Rohancy voulant s'éviter ce spectacle , se rendit dans les lieux où ma bonne fortune m'avoit conduit : c'étoit un bâtiment dans les jardins pour y prendre le frais , & s'y
re-

reposer , la nuit l'empêcha de m'y voir ; mais revenu de ma foiblesse , j'entendis qu'elle disoit à une femme , je plains Alphonse , son amour le conduit au tombeau ; mais plus heureux que moi ; il n'a point à se plaindre d'une infidelle. Vas , laissez-moi , la douleur m'accable , ajouta-t-elle.

Elle ne fut pas plutôt seule qu'elle forma les plus tendres plaintes. Je la laissai parler quelque tems ; mais pressé de lui répondre par mon amour , je fis un effort pour venir à elle , & je ne réussis qu'à lui donner de la crainte ; ses cris firent rentrer la personne qui l'avoit suivie ; mais la frayeur ayant ôté la voix à Mademoiselle de Rohancy , cette femme courut chercher de la lumière , & le premier objet dont elles furent frappées , ce fut de me voir tout sanglant.

Mademoiselle de Rohancy me reconnu d'abord ; elle ne sçut à quoi attri-

attribuer l'état dans lequel elle me voyoit, & je n'avois plus la force de le lui apprendre : cependant elle jugeoit bien que l'amour seul y avoit part, ses soins pressés me rendirent la connoissance, & je me trouvai dans ses bras en ouvrant les yeux. Que de mouvemens rapides se succédèrent dans mon cœur ! mais ils n'étoient plus causés que par la joie. Vivez, dit-elle, pour me prouver que vous m'aimez ? Ah ! puis-je vivre, lui dis-je, accablé par vos soupçons. Laissez-moi mourir, vous m'avez rendu la vie insupportable. Ah ! cruel, reprit-elle, est-ce ainsi que l'amour s'explique ? Oui, lui dis-je, quand il est au désespoir. Eh bien, calmez ce transport, & laissez-moi me convaincre, ajouta-t'elle, que vous m'aimez autant que je vous aime.

Nous continuâmes à nous entretenir

II. Partie.

C le

le reste de la nuit , & pressée de sçavoir la cause de mes blessures , je la lui appris ; elle me fit un crime d'avoir hazardé ma vie. Hélas ! lui dis-je , elle ne me sera chère qu'autant que vous cesserez d'être injuste , & que vous me sacrifierez Alphonse. Ah ! dit-elle , vous devez lui porter peu d'envie , peut-être même dans ce moment il expire , & il ne meurt que parce qu'il n'est point aimé. Ce n'est point assez , repris-je , je le suivrai au tombeau , si vous ne m'assurez , que vous ne serez jamais qu'à moi. Pouvez-vous le souhaiter , dit-elle , mon sort est affreux , je n'ai plus d'amis , je n'ai plus de patrie , pourrois-je me résoudre à ne vous associer qu'à mes malheurs ? Ciel ! repris-je , ai-je jamais cherché autre chose que vous-même. Ah ! si la fortune nous a refusé à tous deux , ce qu'elle accorde aux plus misérables ,
votre

votre amour fuffit à mon bonheur.

A peine je ceffois de parler , qu'on vint la chercher de la part d'Alphonfe , il touchoit au dernier moment , & il propofa fa main à Mademoifelle de Rohancy , & par ce mariage il lui affuroit tout fon bien ; mais elle dédaigna l'un & l'autre , non - feulement par la crainte qu'Alphonfe ne revînt à la vie , mais pour me donner une nouvelle preuve de fa tendrefle. En même tems elle fuivoit les mouvemens de fon ame ; elle ne voulut point accepter les dons d'un homme à qui fes refus coûtoit la vie. En effet , Alphonfe la perdit peu de jours après.

Le facrifice qu'elle venoit de me faire d'une grande fortune , me fut annoncée par la femme qui la fervoit. Mademoifelle de Rohancy s'étoit bornée à me voir dans tous les momens où elle pouvoit quitter Al-

phonse ; mais elle avoit négligé de me faire valoir son défintéressement ; elle le regardoit comme un devoir attaché à sa tendresse ; elle auroit rougie de s'en faire un mérite. Quel amour ! quelle noblesse ! & qu'elle eût été digne qu'on mît à ses pieds une Couronne.

Par quels transports ne lui marquai-je pas ma reconnoissance ; mais de cette reconnoissance que l'amour fait sentir & qui donne l'admiration , & le respect ; cependant elle n'étoit pas sans inquiétude de me voir dans la maison d'Alphonse ; sa femme de chambre à la vérité en avoit seule le secret ; mais il pouvoit arriver qu'on le découvrit : & mes blessures étoient si considérable , qu'il avoit été impossible de me transporter ; il le fallut pourtant après la mort d'Alphonse : on profita de l'obscurité de la nuit , & peu de jours après , on rendit la liberté

berté à Mademoiselle de Rohancy.

Ma guérison tarda plus de trois semaines , & ce tems me servit à la faire enfin consentir à mon bonheur ; elle me promit sa main : elle ne put se défendre contre une passion dont l'ardeur augmentoit à chaque instant. Et maîtres alors de nos destinées , nous les unîmes , & je devins l'époux le plus fortuné.

Deux années s'écoulèrent ; sans me laisser envisager que ma félicité. Mais ayant épuisé toutes les ressources qui m'étoient restées , je me déterminai d'écrire à M. de Valencé , & à le prier de me remettre ce qu'il avoit de ma fortune. Je jugeai que le plaisir qu'il auroit de me sçavoir à la Haye , lui feroit oublier les sujets qu'il avoit de se plaindre de mon absence. Mais en lui exposant mon état , je lui cachai mon mariage. Ce que j'aurois pu lui dire de la beauté & de la vertu de

Mademoiselle de Rohancy, n'auroit pû réparer à ses yeux ce qui nous manquoit du côté de la fortune. Je me bornai à lui dire que je m'étois fixé à la Haye, jusqu'à ce que le tems me fit découvrir mon pere, & qu'un voyage imprudent, m'ayant fait prendre par des Corsaires, je ne m'étois plus trouvé dans la possibilité de lui donner de mes nouvelles. Voici la réponse qu'il me fit :

» La joie que m'a causé votre let-
» tre, arrête tous les reproches que
» vous avez mérités par votre absen-
» ce. Mais, apprenez que ce n'est
» point à la Haye que doivent finir
» vos disgraces. C'est ici que vous
» retrouverez l'auteur de vos jours ;
» il m'ordonne de vous rappeler à
» Paris ; il veut bien oublier que vous
» n'avez pû vous éloigner sans vous
» rendre coupable, & quand il vous
» pardonne, c'est à sa bonté à vous
» don-

» donner les secours qui vous man-
» quent ; mais c'est ici qu'il faut en
» jouir. Voilà sa volonté , & il comp-
» te sur votre obéissance.

Cette lettre fit sur moi toutes les impressions que peuvent produire les mouvemens de la nature ; j'avois perdu depuis long-tems l'espérance de connoître celui qui m'avoit fait naître ; cette espérance m'étoit rendue ; & je m'y livrai avec transport.

Mais quand je vins à réfléchir qu'il falloit me séparer de Mademoiselle de Rohancy , elle , qui depuis deux années n'avoit pu me quitter un instant ; comment la résoudre à une absence , dont la durée nous étoit inconnue. Cependant sa douceur & sa tendresse ne connoissoient que ma volonté ; mais elle s'aperçut bientôt qu'une douleur secrète empoisonnoit ces jours heureux qui couloient auprès d'elle : elle me pressa de lui en

découvrir la cause, & contraint de la lui avouer, elle n'opposa à mon départ que ses larmes & beaucoup d'amour; & quand elle me voyoit trop attendri, elle se reprochoit d'affoiblir mon devoir. Toute autre femme se seroit offensée de ne pas me suivre à Paris. Mais pénétrée comme moi des raisons qui m'engageoient à cacher notre mariage, elle s'en rapporta à ma tendresse pour le faire valoir & le déclarer, & m'estimoit trop pour avoir aucune crainte. Cependant, pressé par une situation à laquelle il fallut céder, & le jour de mon départ étant pris, nous ne pûmes de long-tems nous arracher l'un à l'autre. Elle voulut me suivre jusqu'au vaisseau; mais faisant alors un effort sur elle-même, elle m'encouragea d'y monter. Hélas, à peine le vaisseau s'éloignoit, je la vis tomber sans mouvement. Dieux! que de reproches

proches l'amour me fit ; mais il n'étoit plus tems de me jeter à ses pieds pour l'empêcher de mourir de sa douleur , & plus affligé qu'elle , je maudis la fortune qui nous avoit séparé.

Ce fut dans cet excès de chagrin que j'arrivai à Paris. Je me promis la plus courte absence. Je ne cessai de penser à Mademoiselle de Rohancy ; l'état où je l'avois vû en partant déchiroit mon cœur. Cependant je ne pus être insensible au plaisir d'embrasser & de revoir M. de Valencé. Les soins qu'il avoit pris de mon enfance , son amitié , sa joie dans ce moment , eût émue le cœur le moins tendre. Nous fûmes long-tems à ne mêler dans nos embrassemens que nos larmes ; mais après ces premiers mouvemens je me sentis pressé par ceux de la nature. Je lui demandai s'il me seroit enfin permis de voir mon pere. Oui , me répondit-il ,
mais

mais ce ne peut être dans ce moment, vous ne le verrez que demain. Et pour commencer votre joie, apprenez que vous devez le jour à M. le Marquis de Vatteville. Voilà ce que vous auriez appris avec un peu moins d'impatience.

Pourquoi me la reprocher, répondis-je, elle fut l'effet de ma tendresse, mais elle devient celui de mon repentir, d'avoir connu si tard mon perc. Daignez m'apprendre, ajoutai-je, si le sort a rompu les obstacles qui l'avoient empêché d'épouser ma mere. Il est juste, reprit M. de Valencé de vous donner cette satisfaction; mais comme vous avez besoin du repos, souffrez que nous remettons à demain cette histoire. Je le pressai inutilement de ne pas la différer, il voulut que le reste du jour servît à me délasser; & loin de penser à prendre du repos, je profitai de la
liberté

liberté qu'il me laissoit pour écrire
cette lettre suivante à Mademoiselle
de Rohancy :

» Que votre époux est malheureux ;
» & que vous seriez injuste de douter
» des maux que lui cause votre ab-
» sence , puisse la mienne vous être
» moins cruelle. Je ne puis me rap-
» peller sans mourir , le funeste mo-
» ment qui nous sépara. Vous tom-
» bâtes sans mouvement , tandis que
» vous excitiez tous ceux de mon
» amour & de mon désespoir. Ah !
» ne craignez point qu'une longue
» absence prolonge un supplice si af-
» freux , il falloit ma mauvaise for-
» tune & les ordres d'un pere , pour
» me séparer de vous. Adieu , songez
» que ma vie & mon bonheur dé-
» pendent de votre amour.

Le jour paroissoit à peine , que j'ai-
lai trouver M. de Valencé. J'avois la
plus vive impatience de connoître

C vj mon

mon fort , & voici ce qu'il m'apprit :

Vous êtes déjà instruit , me dit - il ; en me regardant , que vous devez le jour à M. le Marquis de Vatteville ; si connu par son mérite & par ses Ambassades. Mademoiselle de Tenelon fut votre mere. M. de Vatteville en devint amoureux à l'âge de vingt ans ; ils se convenoient par les biens & la naissance , & ils s'avouèrent leur passion au bout de six mois. Aussi-tôt ils songèrent à s'épouser , & M. de Vatteville obtint votre mere de M. de Tenelon , il trouvoit dans sa maîtresse tous les agrémens qu'on peut désirer dans une femme : sa beauté étoit parfaite , elle y joignoit le mérite le plus accompli ; & cependant à la veille de l'épouser , il auroit voulu ne devoir qu'à la tendresse de Mademoiselle de Tenelon , les droits que devoit lui acquérir son mariage :

&

de M. de Poligny. 61

& prêt de la posséder , il cessa de croire qu'elle pût faire son bonheur ; puisque son devoir l'obligeroit à ne lui rien refuser. On ne vit jamais un plus étrange caprice ; mais quel qu'il fût , il osa l'avouer à votre mere , & la supplier de ne point attendre leur mariage , si elle vouloit le rendre le plus heureux des hommes.

Ce manque de respect offensa extrêmement Mademoiselle de Teneion ; l'amour ne pouvoit affoiblir sa vertu ; elle oublia même pour un moment qu'elle aimoit M. de Vatteville , & le menaça de rompre leur mariage , s'il osoit encore lui faire paroître ses desirs. Cette menace l'effraya , mais elle ne le rendit pas plus sage , au contraire , il en conclut , que puisque votre mere avoit pû la lui faire , il n'étoit point aimé. C'étoit une nouvelle bizarrerie , mais elle le rendit très-malheureux , & l'empêcha

cha de presser son mariage. Il n'en pouvoit plus faire sa félicité qu'il n'eût jouit de toutes les faveurs qui devoient en être la suite. Mademoiselle de Tenelon fut véritablement piquée des procédés de son amant, & peut-être eût-elle cessé de l'aimer, si elle n'avoit reconnue que cette étrange manie l'emportoit sur sa raison. En effet, M. de Vatteville n'ayant pû la fléchir tomba malade de douleur; elle ne pouvoit en ignorer la cause, mais elle ne pouvoit se résoudre à changer de conduite, & il fallut toute l'extrémité où elle vit son amant, pour affoiblir les résolutions qu'elle avoit prises.

Il est bien difficile de se résoudre à perdre ce que l'on aime. M. de Vatteville étoit prêt d'expirer, & son état marquoit assez qu'il n'avoit pû se rendre maître des sentimens de son amour. Il dit à votre mere de lui en par-

pardonner l'excès , & que s'il l'avoit offensé , elle devoit l'en trouver assez puni ; mais qu'il ne demandoit point de retour à la vie , puisqu'il étoit impossible qu'il puisse être heureux ; sans la complaisance qu'il avoit exigé d'elle.

Mademoiselle de Teneçon essaya vainement de lui faire perdre ce cruel caprice. Elle étoit appuyée sur le chevet de son lit , & y répandoit un torrent de larmes. Non , lui disoit son amant , vos larmes ne sont point une marque de votre amour. Vous croyez m'aimer , & vous ne m'aimez point : & ces jours que vous semblez regretter , c'est vous qui me les arrachés. Ah Ciel ! interrompit-elle , que ne puis-je vous les conserver au prix de tous les miens ! mais vous voulez un sacrifice plus cher que ma vie. Vous voulez que je me rende indigne de vous & de moi-même , & que

que je rougisse de vous avoir aimé.
Ah ! pouvez-vous le vouloir , repre-
noit - elle , songez - vous que cette
union qui doit faire notre bonheur ,
devient le crime le plus honteux.
Quoi , vous pourriez m'estimer après
cette foiblesse , & vous préférez que
je vous regarde comme mon séduc-
teur , quand vous pouvez être mon
époux. Est - ce que l'amour en est
moins tendre pour être vertueux ?

Votre mere employa tous les senti-
mens de la vertu , en y mêlant toute
la force de sa tendresse , sans pouvoir
faire changer M. de Vatteville , au
contraire , il devint beaucoup plus
mal , & refusa tous les remèdes qu'on
voulut lui donner. Ce fut pour Ma-
demoiselle de Tenelon un surcroit
de désespoir , elle seule pouvoit tirer
son amant de cette obstination ; mais
quand elle réfléchissoit à quel prix , la
voix lui manquoit & ne pouvoit rien
pro-

promettre. Cependant les momens devoient toujours plus chers. Elle se jetta aux pieds de M. de Vatteville, & le conjura de vivre ; mais que d'efforts lui coûta la complaisance qu'elle lui promet, quoique dans son cœur, elle fût toujours résolue à n'en avoir jamais que de permises.

Cette dernière conversation eut tant de pouvoir sur M. de Vatteville, qu'en la finissant, on le trouva sans fièvre, & huit jours après, il se trouva dans une parfaite convalescence. Mais le retour de sa santé lui fit connoître que Mademoiselle de Teneion l'avoit trompé. Elle persistoit dans sa première conduite. Il se passa entr'eux mille nouveaux combats, & rien ne put la fléchir. M. de Vatteville étoit dans l'âge le plus violent des passions. Celle qu'il avoit pour votre mere, étoit si grande, qu'il ne faisoit état de la vie, qu'autant qu'il
pour

roit satisfaire cette passion à son gré, & s'étant bien convaincu qu'elle ne lui accorderoit rien; il alla un jour chez elle muni d'un poison, qu'il but en sa présence; mais il lui cacha que ce fût du poison; elle ne pouvoit l'ignorer long-tems. Elle s'aperçu bientôt que son amant vouloit, par un coup de désespéré, la faire repentir de toutes ses rigueurs. Elle le vit tomber à ses pieds, mais ce ne fut point sans lui avoir dit tout ce que l'amour le plus tendre put lui faire exprimer. On juge que Mademoiselle de Ternelon éprouvoit tous les sentimens de la crainte & ceux de la douleur. Elle s'imputa le désespoir où s'étoit porté M. de Vatteville. Elle ne pouvoit s'imaginer que ce fût une marque de son amour. Elle n'accordoit point de foiblesse avec cette passion, & c'étoit bien mal la connoître. Cependant, elle ne s'amusa point à des ré-

réflexions , dont elle pouvoit employer le tems à sauver les jours de M. de Vatteville. On lui donna tous les secours qui pouvoient empêcher les effets du poison , & il revint à la vie. Le premier objet dont il fut frappé , fut de voir votre mere au désespoir , insensiblement ils se trouvèrent dans la liberté de pouvoir se parler. Il est vrai que M. de Vatteville osoit à peine lever les yeux sur elle. Il sentoit tous les reproches que Mademoiselle de Tenelon pouvoit lui faire , mais il ne pouvoit s'empêcher de les mériter ; & rappelant tous ce qu'ils s'étoient dit mille fois ; il ne lui cacha point , que puisqu'il n'avoit pû finir sa vie , il n'en étoit pas plus résolu de vivre.

Mademoiselle de Tenelon fut cent fois tentée de renoncer à M. de Vatteville ; mais aussi-tôt elle se sentoit frémir sur sa vie. Elle n'ignoroit pas qu'il

étoit capable de toutes les extrêmités ; & quoiqu'elle en connût la folie , elle l'aimoit trop pour l'y abandonner. Il étoit inutile qu'elle essayât plus long-tems de vaincre son caprice , il ne lui restoit plus rien à faire ; & ce qu'elle avoit fait , n'avoit servi qu'à lui faire prendre un parti désespéré. Mais elle ne pouvoit se représenter sans horreur , ce qu'il exigeoit d'elle , & plus elle y pensoit , & plus elle se trouvoit malheureuse , d'aimer un homme , qui attachoit l'amour à ce qui doit faire perdre l'estime. Mais malgré toutes ces réflexions , il falloit se résoudre à perdre votre pere , ou à le sauver de sa propre fureur.

Leur mariage étoit déclaré depuis long-tems , & l'on en achevoit les préparatifs. Mademoiselle de Tene-
lon ne pouvoit hazarder que quelques jours de différence , & vaincue enfin par cet amour extrême qu'elle avoit
pour

pour son amant , elle se rendit à ses désirs. Mais s'ils ne furent pas ce qu'on appelle le tombeau de la passion , ils produisirent les effets les plus funestes.

Un des amans qui avoient prétendus à Mademoiselle de Tenelon, ne put voir sans envie , que le mariage de votre pere alloit s'accomplir. Ils prirent querelle l'un & l'autre , & s'étant battus , M. de Vatteville tua son rival, & le duel ayant été poursuivi par les parens de son adversaire , il se vit contraint dans un moment d'abandonner son pays & sa maîtresse. On ne peut se représenter la douleur que ressentit M. de Vatteville ; il falloit annoncer cette cruelle nouvelle à Mademoiselle de Tenelon , il falloit s'en séparer. Mais dans quelle circonstance ? Les faveurs qu'il en avoit reçu , la laissoit dans un état incertain , & il n'étoit plus possible d'y
mettre

mettre un voile ; la sévérité des loix sur les duels , l'obligeoit non seulement à se cacher , mais à quitter la France , & à ne pouvoir épouser de long-tems sa maîtresse. Il vint tout éperdu à ses pieds lui apprendre son malheur , & encore tout sanglant du combat dont il sortoit , & dont il avoit plusieurs blessures. Il seroit difficile de représenter la tristesse d'un moment si cruel ; Mademoiselle de Tenelon , ne pensa d'abord qu'aux blessures de M. de Vatteville. L'état où elle le vit , lui fit oublier celui où elle pouvoit être. Elle mit elle-même des appareils à ses playes ; & occupée uniquement du soin de sa vie , on vint les avertir qu'il falloit se séparer , qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. De redire ce qu'ils ressentirent , c'est ce qu'il n'est pas possible. Les sanglots , les larmes , les déchiremens , ne pouvoir se parler, ne pouvoir

voir se séparer , n'est qu'une foible ébauche de leur situation.

Mais dès que M. de Vatteville eut quitté votre mere , & qu'elle ne se vit plus soutenue de sa présence , son affliction en prit un accroissement qui la fit bien-tôt succomber. Elle y trouva le comble sur l'état où elle craignoit d'être ; car au bout de quelques mois , elle connut , sans en pouvoir douter , qu'elle étoit grosse. Elle sentit tout ce qu'elle avoit à craindre de la sévérité de M. de Tenelon , s'il venoit à s'appercevoir d'une foiblesse si honteuse. Elle se rappella inutilement ce qu'elle avoit fait pour combattre les désirs de votre pere. Ce n'étoit point une excuse , elle se disoit elle-même , que la véritable vertu n'en connoît point.

Cependant M. de Vatteville étoit passé à Vienne , où il attendoit qu'on eût accommodé ses affaires à Paris.

L'Em-

L'Empereur avoit alors la guerre avec les Turcs. Un désir de gloire le déterminâ à saisir cette occasion pour signaler sa valeur. Il eût été sans doute plus prudent de ne pas s'exposer dans l'état où il avoit laissé Mademoiselle de Tenelon ; mais il ne songea qu'à passer le tems d'une absence dont il se sentoît accablé. Il ne voulut prendre d'autre emploi à l'armée que celui de volontaire. Je ne redirai point avec quelle distinction il servit dans cette campagne. Il donna mille preuves de valeur. Il avoit coutume de tenter les choses les plus difficiles, & d'y réussir. Il fut remarqué plusieurs fois par l'ennemi à qui il avoit arraché souvent la victoire, & ils promirent une récompense à celui qui pourroit se saisir de M. de Vatteville. On lui dressa plusieurs ambuscades qu'il avoit toujours reconnues. Mais dans une affaire générale, s'é-

tant

tant laissé emporter par son ardeur ,
il voulut rompre un escadron avec
une force inégale , & les Turcs en-
fin , en firent leur prisonnier.

Ce fut envain qu'il voulut traiter
de son échange ou d'une rançon. Les
Turcs avoient trop éprouvés ce que
peut le courage d'un seul homme ,
pour écouter aucunes propositions ,
au contraire , ils firent courir le bruit
qu'un coup de canon avoit emporté
votre pere , voulant se délivrer de
l'obligation de le rendre , & de tou-
tes les prières qu'on pourroit leur
faire.

M. de Vatteville connut trop tard
son imprudence , il ne lui fut pas
même permis d'écrire à Mademoi-
selle de Tenelon , les Turcs ne lui
donnèrent aucune liberté , & la nou-
velle se répandit qu'il étoit resté sur
le champ de bataille. Cette nouvelle
vint à Paris. Rien ne peut se com-
II. Partie. D parer

parer à la douleur qu'en ressentit Mademoiselle de Tenelon, ce n'étoit plus l'absence qui faisoit sa peine, elle perdoit son amant, elle perdoit sa gloire, & l'amour ne pouvoit plus rien pour elle. Ce fut dans cette cruelle circonstance qu'elle sentit approcher le terme de sa grossesse. Elle feignoit depuis long-tems une maladie; elle ne quittoit point son lit; & en y cachant son état, elle y cachoit son désespoir. Elle me le confia & me pria de lui sauver l'honneur. Nous prîmes les mesures les plus cachées, & elle vous mit au monde dans un secret impénétrable.

Voilà l'époque de votre naissance; me dit M. de Valencé. Elle parut sans doute bien malheureuse à Mademoiselle de Tenelon, mais cela même vous rendit plus cher à ses yeux. Elle vous commit à mes soins, & vous fûtes élevé comme mon fils,
&

& l'on vous nomma Poligny. Cette fable servit à cacher le véritable secret qui vous avoit donné le jour, mais il ne pouvoit calmer la douleur de Mademoiselle de Tenelon, elle fut à toute extrêmité. On doit comprendre tous les motifs de son affliction.

Quatre ans s'écoulèrent dans la forte persuasion qu'on lui avoit donnée de la mort de M. de Vatteville; & lui-même n'espéroit plus de retour dans sa Patrie. Il en étoit d'autant plus accablé, qu'il ne pouvoit pas douter des chagrins qu'il causoit à sa maîtresse. Il envisageoit toutes les suites de la complaisance qu'il en avoit exigée; il se la reprochoit comme le plus grand crime; il avoit hazardé l'honneur de la personne du monde qui méritoit le plus de respect; il n'étoit plus en son pouvoir de le réparer; & vingt fois pour s'en punir, il fut prêt de s'arracher la vie.

D ij Mais

Mais la fortune leur réservoit un malheur plus grand que tout ce qu'ils éprouvoient l'un & l'autre. Le pere de Mademoiselle de Tenelon voulut qu'elle prît un établissement. M. le Marquis de Murval étoit amoureux de votre mere depuis long-tems. Ses biens étoient considérables : & M. de Tenelon n'espérant jamais de revoir M. Vatteville , se crut assez dégagé de la parole qu'il lui avoit donnée. En effet , il n'avoit rien oublié pour s'éclaircir de son sort , & toutes ses recherches n'avoient servi qu'à lui confirmer sa perte. Il crut donc pouvoir accepter en sa place M. de Murval , & il ordonna à sa fille de le regarder comme un époux qu'il lui destinoit.

Elle ne lui répondit qu'éperdue de douleur à ses pieds ; & quelques momens après , elle lui dit qu'elle ne pouvoit plus rien aimer , après avoir aimé M. de Vatteville ; mais son pere
lui

lui répondit qu'elle aimeroit son devoir , & que c'étoit assez pour rendre son mariage heureux. Elle voulut implorer sa bonté , & le conjurer de ne la pas mettre à cette épreuve ; & ne pouvant le fléchir , elle fut tentée de lui avouer qu'elle avoit un fils ; mais elle sentit qu'en se couvrant de honte, elle en couvrirait son pere , & que c'étoit lui enfoncer un poignard.

Elle ne vit plus de ressource que d'essayer d'éloigner M. de Murval. Elle le recevoit avec une froideur capable de glacer l'homme le plus amoureux : mais c'étoit moins une marque de haine , quoiqu'elle ne put l'aimer , que la répugnance de le tromper. Un jour que M. de Murval lui marquoit sa joie de se voir bien-tôt son époux ; hélas , lui dit-elle, cette joie m'apprend que ce n'est pas mon cœur que vous consultez : il vous eut appris , que je ne fais qu'o-

béir à mon pere. Mais si vous m'en croyez vous aurez pitié de mon malheur, & peut-être du vôtre, car je ne puis vous aimer. C'étoit un mouvement qu'elle n'avoit pû retenir, mais qui surprit si fort M. de Murval qu'il fut long-tems sans pouvoir lui répondre. Votre mere profita de son silence, pour l'engager à renoncer à leur mariage. Elle lui dit qu'elle ne pouvoit se résoudre à le tromper, & qu'elle avoit les raisons les plus fortes pour le lui dire.

Ces raisons ne tombèrent point dans l'esprit de celui qui l'écoutoit. La conduite de Mademoiselle de Ternelon avoit toujours parue la plus décente & la plus sage, & M. de Murval n'imagina autre chose que l'éloignement qu'elle lui marquoit pour sa personne. Il en fut au désespoir; mais il crut que le tems, & son amour lui donneroient d'autres sentimens. Ce pendant

pendant elle ne cessa point de lui confirmer qu'elle n'en changeroit jamais ; & vous n'aurez point à vous en plaindre, lui disoit-elle, vous me forcé à des liens qui ne peuvent jamais avoir rien d'heureux pour votre amour. Vous employez contre moi toute l'autorité d'un pere, je ne vous ai point dissimulé que vous y trouverez mille sujets de repentir, & si cet aveu n'est pas capable de vous arrêter, il vous ôte à jamais le droit de me faire aucun reproche.

Il faut avouer que Mademoiselle de Tenelon en disoit assez pour effrayer son amant, mais elle n'étoit point obligée à déclarer toutes ses raisons, & c'étoit la faute de M. de Murval d'oser former des liens avec elle ; elle le lui avoit marqué assez de répugnance pour l'engager à les rompre.

Enfin, le jour fatal où elle devoit

D iv obéir

obéïr arriva ; elle étoit venue vous voir la veille. Votre vûe lui retraçoit encore plus sensiblement la perte de votre pere. On ne pouvoit vous arracher de ses bras : & au désespoir des engagemens qu'elle alloit prendre ; elle résolu de n'accorder à M. de Murval aucune des faveurs qu'une femme doit à son mari ; elle les eût regardées comme un manque de vertu , après avoir eu un enfant de M. de Vatteville. Cette résolution étoit peut-être autant un effet de son amour pour son amant , que de cette vertu dont elle s'assuroit ; & M. de Murval après l'avoir épousée , n'eut que le titre de son époux , sans en avoir les privilèges.

Il étoit si passionnément amoureux, qu'on ne peut comprendre qu'il se soit accommodé des rigueurs de sa femme. Mais tandis qu'elle restoit fidelle à M. de Vatteville depuis six années

années qu'il étoit absent, il trouva enfin le secret d'échapper aux Turcs & de repasser à Vienne. Là, il apprit que l'affaire de son duel étoit accommodée à Paris, & qu'il pouvoit y reparoître. Il en eut une joie inexprimable dans l'espérance de venir enfin épouser sa maîtresse, car il n'avoit pu sçavoir son mariage; mais comme il avoit quelque'affaires à terminer avant son départ, voici la lettre qu'il écrivit à Madame de Murval, qu'il comptoit toujours Mademoiselle de Tenelon :

» Si le tems & l'absence n'ont point
» effacé de votre souvenir le plus
» tendre amant, mon sort sera le plus
» heureux, puisqu'il m'est enfin per-
» mis de revenir à vos pieds. J'ai
» trouvé des fers dans un tems où je
» ne devois porter que les vôtres.
» Une captivité de six années m'a-
» voit rendu le plus malheureux des
D v » hom-

» hommes. Je n'eus jamais la liberté
 » de vous l'apprendre , & j'ignore
 » quels sentimens vous m'avez con-
 » servés. Hélas ! si ce ne sont plus
 » ceux de l'amour , je ne veux point
 » les apprendre. La mort me sera
 » plus douce. Vous connoissez l'ex-
 » cès de la passion que j'eus toujours
 » pour vous. »

Je doute que Madame de Murvai
 ait démêlé en recevant cette lettre ,
 ce qui se passa dans son ame ; mille
 sentimens devoient s'y faire sentir à
 la fois , mais le plus fort l'emporta ;
 ce fut la joie de retrouver M. de Vat-
 teville vivant. Elle ne put d'abord se
 persuader que ce ne fût pas un songe.
 Elle pleuroit sa mort depuis six an-
 nées ; mais elle ne put enfin douter
 de la fausseté du bruit qui s'étoit ré-
 pandu ; elle n'y vit plus qu'une lon-
 gue captivité , mais elle avoit causé
 leur malheur : & ce qu'elle y trouvoit
 de

De plus affligeant, c'est qu'elle pou-
voit l'imputer à M. de Vatteville.
Elle sentit qu'il s'étoit exposé dans
un tems où il n'auroit dû penser qu'à
se conserver pour elle ; & plus elle
faisoit cette réflexion, plus sa joie
cédoit à sa douleur. Elle éclata par
les plaintes les plus touchantes ; &
baignée de larmes, elle fut surprise
dans cet état par son mari. Il l'aimoit
avec une passion que ses rigueurs n'a-
voient pû diminuer, il se mit à ses
pieds avec toute l'émotion & l'in-
quiétude de l'amour, & lui demanda
ce qui faisoit couler ses larmes. Ne
me demandez rien, lui dit-elle, ces
pleurs n'intéressent que la violence
que vous m'avez faite. Vous avez
voulu me rendre malheureuse, & je
le suis.

M. de Murval, loin de se fâcher
d'une réponse si dure, cherchoit à
calmer votre mere ; mais ses discours

& sa présence étoient bien plus capables dans ce moment d'irriter le mortel chagrin dont elle étoit pénétrée. Cependant elle vivoit avec lui, avec tous les égards qu'une femme doit à son mari, elle étoit incapable d'y manquer; mais il n'étoit pas en son pouvoir d'aller plus loin. Son cœur restoit à M. de Vatteville, & son devoir l'attachoit à M. de Murval.

Elle ne voulut point attendre le retour de votre pere, pour lui apprendre qu'elle ne pouvoit plus être à lui. Elle lui envoya un Courier à Vienne, & le chargea de lui rendre la lettre qui suit:

» Les pleurs que vous m'avez fait
» répandre, n'ont que trop justifié
» cet amour que vous cherchez en-
» core à connoître; mais il n'est plus
» tems, vous avez perdu tous les
» droits que vous aviez sur mon
» cœur, & c'est en avoir comme
bien

» bien mal le prix ; mais ce n'est pas
» le seul crime que je puis vous re-
» procher ; vous avez hazardé une
» vie où ma gloire étoit attachée.
» Vous m'avez fait croire qu'elle vous
» étoit ravie , & l'on m'a traîné aux
» Autels pour y donner la main à M.
» de Murval. Vous frémissez , songez
» combien je dois frémir moi-même.
» Puis-je y penser fans mourir : &
» ne m'avez-vous rendue mere , que
» pour me priver du seul bien qui me
» restoit après vous. Je n'ose avouer
» le fils que vous avez fait naître de
» notre amour. Je n'ai pû trahir un
» secret qui m'ôtoit l'honneur , &
» tout ce que j'ai pû , c'étoit d'acca-
» bler de haine M. de Murval qui ne
» la méritoit pas. Adieu , ne songez
» jamais à me revoir ; mais souffrez
» que je vous parle de votre fils : il
» est cependant bien moins à plain-
» dre que moi ; il ignore ses mal-
» heurs ,

» heurs , & je sens tous les miens ;
 » j'ose croire qu'ils vous le rendront
 » plus cher , & il ne m'est plus per-
 » mis de désirer de vous l'être tou-
 » jours , adieu. «

Après avoir fermé cette lettre pour l'envoyer à Vienne , elle étoit dans un si grand trouble , qu'elle oublia de prendre la clef d'un tiroir , où elle avoit prétendu cacher cette lettre ; elle sortit de son cabinet , & par malheur M. de Murval eu besoin d'écrire , & y rentra après votre mere ; il ouvrit le tiroir , & il apperçut que la femme avoit écrit à M. de Vatteville. Aussi-tôt il imagina que ce ne pouvoit être sans mystère ; c'étoit les premiers soupçons qu'il ait jamais eus contre elle ; mais comme il n'en étoit pas aimé , il crut qu'il pouvoit en découvrir la cause dans cette lettre : cependant il hésita pour l'ouvrir. Il avoit honte des soupçons qu'il sentoit naître,

naître. Madame de Murval se conduisoit d'une maniere à ne pouvoir être accusée, & vingt fois son mari remit la lettre, mais aussi-tôt il la reprenoit, & la fin fut de l'ouvrir avec adresse, afin de pouvoir la refermer sans qu'on s'apperçût qu'elle eût été ouverte. Il crut devoir prendre cette précaution, au cas qu'il ne trouvât rien qui pût lui déplaire. Mais avec quel désespoir ne vit-il point ce que contenoit cette fatale lettre, il apprenoit que la femme avoit eu un fils de M. de Vatteville, & que ce fils étoit vivant. La fureur le transporta, & son premier mouvement fut d'aller la poignarder. Il ne put cependant ne pas se souvenir de toute la résistance qu'elle lui avoit opposée avant leur mariage; il se souvint sur-tout, qu'elle lui avoit avoué qu'elle avoit les raisons les plus fortes pour ne point l'épouser, & en lui-même il ne pouvoit se dissimuler qu'une

qu'une femme n'en pouvoit dire davantage : car enfin , il n'en est point qui avouent leur deshonneur. Cependant M. de Murval, en sentant toutes ces raisons, ne s'en trouvoit pas moins outragé ; il étoit si cruel d'apprendre ce qu'il venoit de découvrir, que rien n'étoit plus capable d'accabler un mari.

Il fut long-tems sans sçavoir à quoi se déterminer ; mais l'envie de connoître qu'elle conduite tiendroit sa femme au retour de M. de Vatteville, lui fit recacheter la lettre qu'elle lui écrivoit pour qu'elle parvint jusqu'à lui. Il s'absenta le même jour. Il craignoit en la voyant, de n'être pas le maître de la punir. Elle ne s'apperçut point des impressions qui venoient de se faire dans son mari. Elle ignoroit qu'il eût pu voir sa lettre, & le lendemain elle l'envoya par un Courier.

Cette

Cette lettre étoit destinée à faire le malheur de M. de Vatteville , comme elle avoit fait celui de M. de Murval. Elle le remplit de toute la douleur qu'on peut imaginer. Il s'étoit flatté dans sa longue absence ; que les faveurs qu'il avoit reçues de votre mere , empêcheroit qu'elle ne fût possédée par un autre. Il étoit persuadé du moins qu'elle combattoit long-tems , avant de renoncer à lui ; & c'est ce qu'elle avoit fait , mais il n'avoit pas été en son pouvoir de défobéir à M. de Tenelon ; & la mort supposée de votre pere avoit parue si certaine , qu'il n'en pouvoit imputer qu'à lui seul les suites. Il n'en étoit que plus malheureux : car perdre par sa faute ce que l'on aime , est un double tourment.

Il en fut si désespéré ; que la vie lui devint insupportable. Cependant Penvie de revoir Madame de Murval ;

val, l'espérance d'en être encore aimé, étoient des biens qu'ils ne pouvoit se résoudre d'abandonner. D'ailleurs elle vous recommandoit à sa tendresse. Ses entrailles l'émurent de pitié; votre sort lui parut affreux, & en causant les malheurs de votre mere, il avoit causé tous les vôtres. Il ne pouvoit en faire la réflexion, qu'aussi-tôt il ne résolut de disputer à M. de Murval la possession de sa femme. Il prétendoit que les droits qu'il avoit sur elle, étoient usurpé sur les siens; il se le persuada si bien, qu'il partit de Vienne dans la ferme résolution de se battre contre M. de Murval.

Mais ce dernier se préparoit de son côté à se venger, & à venger Madame de Murval. Cependant votre pere s'aperçu qu'elle n'occupoit plus la même place dans le cœur de son mari, ce ne pouvoit être une peine
pour

pour elle , elle y trouvoit même de la justice. Elle se reprochoit tous les sentimens qu'elle ne pouvoit avoir pour lui : car avec toute l'envie du monde d'étouffer ceux qu'elle conservoit pour M. de Vatteville , elle ne pouvoit que les cacher & non les éteindre ; elle prévint tout le danger où sa vûe pouvoit l'exposer à son retour. Mais fidelle à son devoir , elle résolut de l'éviter avec le dernier loin.

Pendant qu'elle cherchoit à se défendre contre un homme que son cœur adoroit , elle en reçut la réponse qui suit :

» Je ne serai plus en état de me
» plaindre de mon cruel malheur ;
» Madame ; s'il m'étoit possible de
» laisser vivre celui qui vous a ravie
» à mon amour ; je n'ai conservé mes
» jours que pour lui arracher les siens ;
» & si c'est vous offenser , je viendrai
» m'en

» m'en punir à vos pieds. Mais quels
 » droits étoient plus sacrés que les
 » miens ? J'en ai pour gage ce fils
 » qui fait couler vos larmes , & je
 » ne puis être son pere , sans être
 » votre époux. De tels liens ne vous
 » attachent point à M. de Murval , &
 » vous manquez à la fois , à l'amour
 » & à la nature. Si vous n'approuviez
 » pas toute ma vengeance. Je ne
 » vous demande plus quels sentimens
 » vous conservés , vous me défendez
 » de vous voir après une si longue
 » absence. Ah ! Madame , je ne suis
 » plus aimé , il faut me venger &
 » mourir. «

On juge quel effroi , Madame de
 Murval ressentit en lisant cette lettre.
 Elle connoissoit trop bien M. de Vat-
 teville pour douter des extrémités où
 il vouloit se porter ; elle ne pût voir
 la vie de M. de Murval en danger.
 Elle étoit pénétrée de la même crainte

te

te pour votre pere & l'amour , & le devoir la tourmentoient à la fois. Ce fut alors qu'elle sentit la nécessité de calmer la fureur de M. de Vatteville ; elle présuma qu'il ne pouvoit résister à ses prières. Elle crut que ce n'étoit plus un crime d'employer l'autorité que lui donnoit l'amour ; elle ne vouloit s'en servir qu'à conserver la vie à son mari ; mais rien au monde ne l'auroit engagée à revoir une seconde fois M. de Vatteville. Elle ne vouloit point qu'il pût tirer un avantage d'une démarche qui lui étoit inspirée par son devoir & non par l'amour.

Cependant que ne sentit-elle point , en pensant qu'elle verroit M. de Vatteville. Elle ne pouvoit consulter son cœur , sans y trouver des marques d'une passion la plus tendre , & vingt fois elle se dit , qu'elle devoit renoncer à le voir , tant elle craignoit de ne pouvoir lui cacher l'empire que
lui

lui donnoit cette passion. Enfin , revenue de l'effroi que lui avoit causé ses menaces , elle lui fit rendre la réponse suivante à son retour à Paris.

» Si jamais j'eus sur vous quel-
 » qu'empire , épargnez-moi la dou-
 » leur mortelle d'exposer les jours
 » de M. de Murval & les vôtres ; c'est
 » vous demander de conserver les
 » miens. Trouvez-vous ce soir à
 » l'Opéra ; on doit vous dire sous
 » quel déguisement vous pourrez me
 » reconnoître ; mais gardez-vous de
 » rien entreprendre , ma haine vous
 » en puniroit , adieu.

Cette lettre écrite , elle sentit un trouble extraordinaire. Suis-je bien sûre , dit-elle , que je cherche à épargner les jours de M. de Murval ; n'est-ce point un prétexte que l'amour veut prendre ; & pourrois-je revoir M. de Vatteville , sans lui avouer mes sentimens. Hélas ! est-il en

en mon pouvoir de les lui cacher ; il les a trop connus pour les méconnoître. Mais pourquoi me trouver si foible , après les malheurs qu'il me cause. Et quels droits a-t'il sur M. de Murval & sur moi-même ? N'a-t'il pas voulu y renoncer en hazardant sa vie & sa liberté ? Et puis-je oublier qu'il a perdu ma gloire. Est-ce un crime que l'amour puisse pardonner ? Je devrois m'en punir , si j'en ai la pensée. Que dis-je , ajouta-t'elle , c'est moi seule qui suis coupable. J'ai trahi nos sermens , il n'a pas trahi les siens , il n'est que malheureux. Mais, reprit-elle , est-ce à moi à lui trouver des excuses. Il me rend trop criminelle , puisqu'il est aimé.

Cette dernière pensée désespéroit Madame de Murval ; elle se reprochoit dans toutes les occasions , de ne pouvoir vaincre cet amour extrême qu'elle avoit pour votre pere ; & plus elle

elle se sentoît attendrie , & plus elle redoutoit le rendez-vous qu'elle lui donnoit à l'Opéra. Elle fut tentée de ne pas lui faire rendre la lettre qu'elle venoit de lui écrire. Cependant , c'étoit le seul moyen qui pouvoit empêcher qu'il n'attaquât M. de Murval ; & prévenue de cette crainte qui n'étoit que trop fondée , elle s'adressa à une de ses femmes , dont elle croyoit connoître l'attachement , & lui avoua une partie de ses peines. Elle fit plus , elle lui donna sa lettre pour la rendre à M. de Vatteville ; & ayant concerté avec elle sous quel déguisement elle le verroit à l'Opéra , elle fut chargée de le désigner à votre pere-

Cette confiance ne pouvoit être plus mal placée. La personne à qui elle la faisoit , étoit devenue la maîtresse de son mari. Elle n'eut rien de plus pressé que de lui porter la lettre
dont

dont elle étoit chargée. Cette lettre ralluma toute la colére de M. de Murval. Il vit que M. de Vatteville vouloit se battre avec lui pour pouvoir posséder sa femme. Il supposa même qu'elle ne pouvoit lui donner qu'un rendez-vous criminel. Il crut que les craintes qu'elle faisoit paroître, n'étoient que pour l'empêcher d'hazarder sa vie dans un combat, & que ce n'étoit pas l'envie d'épargner la sienne.

Il y avoit une infortune attachée à toutes les lettres de Madame de Murval, & son mari permit encore que celle-ci fût portée à M. de Vatteville. Mais son dessein fut de le tromper en prenant la place de votre mere, & d'en tirer une vengeance proportionnée à ses fureurs. Il recommanda le secret à celle qui venoit de trahir celui de Madame de Murval; & pour comble d'horreurs, elle ne fut fidelle

II. Partie. E que

que pour la trahison.

Il ne s'agissoit plus que d'empêcher Madame de Murval de se trouver au Bal de l'Opéra, & dès qu'elle eut pris jour avec M. de Vatteville, M. de Murval qui en fut instruit la fit partir pour la campagne, sans qu'elle pût en avertir votre pere. Elle ne pût n'être pas frappée d'un départ si précipité. Elle en eut une inquiétude qu'elle regardoit comme un pressentiment des malheurs qu'elle avoit voulu détourner, mais sur lesquels elle ne pouvoit plus rien.

En effet M. de Murval étoit déjà maître d'affouvir sa vengeance. Il vint au Bal tel que devoit y paroître sa femme. M. de Vatteville ne crut pas s'y méprendre, il reconnut l'habit qu'on lui avoit désigné; & comptant parler à votre mere, vous devez juger quels furent ses discours, M. de Murval feignit de le consoler, & lui
ren-

rendoit par ses paroles tendresse pour tendresse ; comme il connoissoit la lettre que sa femme lui avoit écrite , il affecta de lui défendre de songer à se venger. Il ajouta , que la démarche qu'elle faisoit pour lui , devoit lui prouver qu'il n'en avoit pas besoin , puisqu'elle ne pouvoit aimer que lui. M. de Vatteville se trouva si enflâmé par cette assurance qu'il fit paroître tous ses desirs. Mais c'étoit où M. de Murval l'attendoit , il les combattit quelques tems pour se mieux cacher , & se laissa conduire après hors du Bal , dès qu'il se vit sans témoins , il tire un poignard , l'enfonce à votre pere. Aussi-tôt il tombe en nageant dans son sang , & ce qui lui paroissoit plus cruel que la mort , c'est qu'il se crut assassiné de la main de Madame de Murval.

Une foiblesse lui déroba bien-tôt cette réflexion , la connoissance lui

E ij fut

fut ravie ; & dans son erreur , elle ne pouvoit lui revenir , sans le rendre le plus malheureux des hommes.

La nuit étoit la plus obscure & sembloit faite pour le crime ; M. de Murval en avoit profité pour accomplir le sien , & il eut le tems d'échapper à la Garde de l'Opéra ; M. de Vatteville fut trouvé expirant. On mit un appareil à sa playe ; & par le plus rare bonheur , elle n'attaqua point sa vie.

Mais que le supplice de vivre lui parut affreux ; car aussitôt que la connoissance lui fut revenue , il se représenta votre mere armée d'un poignard qu'elle lui avoit enfoncé dans le sein. Cette pensée lui fit porter la main sur l'appareil qui empêchoit de couler son sang. Il ne vouloit plus d'une vie qu'il ne pouvoit plus employer à l'aimer , & sa plus grande douleur étoit de ne plus l'en trouver digne. On arrêta ses premiers
trans-

ports. Mais pendant ce tems , son assassin fut retrouver Madame de Murval. Il parut devant elle avec tout le trouble d'un homme qui vient de commettre un crime ; & cependant il eût crû sa vengeance imparfaite de la cacher à sa femme. Elle tomba sans mouvemens. Rien ne l'avoit préparée à la jalousie de son mari. Elle découvroit pour la premiere fois , que non seulement il avoit surprit le secret de son amour , mais qu'elle avoit perdu son estime , & qu'il en coutoit la vie à son amant.

On profita de la situation où elle se trouvoit pour la conduire en Espagne. Elle ne s'apperçut de long-tems qu'on l'entraînoit dans d'autres lieux. Elle n'étoit frappée que des objets de sa douleur. La perte de M. de Vatteville qu'elle croyoit assassiné , la pénétoit d'une si grande affliction , qu'elle devint insensible à tous les

reproches que M. de Murval pouvoit lui faire. Elle ne vit plus d'autres malheurs pour elle que celui qu'elle avoit causé à votre pere. Après un coup si funeste , elle crut n'en avoir plus à redouter du sort. Mais ce qui la rendoit inconsolable , c'étoit de voir que son mari l'avoit laissé survivre à M. de Vatteville. Elle jugea qu'il eût trouvé la mort trop douce pour elle , & qu'il n'avoit épargné ses jours , que pour lui faire sentir la perte de ceux de son amant. Ce malheur , tout grand qu'elle se le représentoit , n'étoit cependant pas à comparer à ce qu'elle eût ressenti si elle avoit pû sçavoir que votre pere s'étoit crû frappé par ses coups , & qu'il avoit pris M. de Murval pour elle. Elle ignoroit cette horrible circonstance.

Il ne fut jamais , peut-être , de situation pareille à celle de ces trois Personnes

sonnes. M. de Murval, après avoir cru poignarder son rival, n'en fut pas plus heureux : cela ne pouvoit réparer dans son esprit l'honneur de Madame de Murval & le sien ; & il la croyoit encore plus criminelle depuis son mariage. Mais M. de Vatteville se croyoit bien plus outragé, en pensant que votre mere avoit voulu le sacrifier à son mari, & sans doute à sa gloire. Il ne pouvoit comprendre qu'elle eût oubliée qu'il étoit incapable de révéler jamais les faveurs qu'il en avoit reçu. Qu'avoit-elle à craindre, disoit-il ? Eh bien, si elle a cessé de m'aimer, en dois-je moins respecter l'amour qu'elle eut pour moi ? Et cesse-t'on d'être honnête homme pour être malheureux ?

Mais Madame de Murval, accablée par son mari & par son amant, étoit dans une erreur profonde, qu'on pût lui supposer des crimes. Elle n'a-

E iv voit

voit rien à se reprocher depuis son mariage , & ce mariage avoit été si affreux pour elle , elle s'en étoit si peu cachée , que les suites étoient bien plus la faute de M. de Murval que la sienne. Mais tandis qu'il la tenoit enfermée dans un Château , où'elle n'avoit d'autre liberté que celle d'y répandre des larmes. M. de Vatteville avoit appris sa fuite ; elle confirmoit si bien le prétendu crime de votre mere , qu'il sentit redoubler son horreur. Cependant la passion qu'il avoit eu pour elle étoit si grande , qu'il auroit voulu pouvoir lui pardonner le moins pardonnable des crimes. M. de Murval avoit pris les mesures les plus cachées pour qu'il fût impossible de découvrir sa retraite : car dès qu'il sçut que M. de Vatteville n'étoit pas blessé à mort , il redoubla toute son attention pour que sa femme ne pût jamais le détromper. Il vouloit leur
laisser

laisser pour supplice , l'erreur impénétrable où il les avoit jetté tous deux ; & cette sorte de vengeance satisfaisoit bien mieux sa haine.

Le tems guérit M. de Vatteville de ses blessures. Le mépris qu'il avoit pour Madame de Murval , lui fit abandonner tous les sentimens de vengeance qu'il avoit eu contre son mari ; & déjà parvenu dans l'âge où les talens se déploient , il chercha des occupations dignes de son mérite & de sa naissance. Ses fréquens voyages à la Cour , donnèrent lieu aux négociations dont il fut honoré à la suite. Cependant M. de Murval n'avoit pas renoncé à se venger , & il attendoit avec impatience , une occasion pour lui porter des coups plus sûrs. Son dessein n'étoit pas de l'attaquer en brave , il se croyoit trop offensé pour avoir besoin de se conduire par des voyes généreuses.

Mais

Mais au milieu de tant d'événemens, M. de Vatteville restoit inconsolable d'ignorer qui prenoit soin de vos malheureux jours. Plus de huit années s'étoient déjà écoulées depuis votre naissance, & il craignoit que la fureur prétendue de Madame de Murval n'ait été jusqu'à vous. Rien n'étoit plus affreux que ce soupçon, & rien ne pouvoit le détruire. Mais pendant qu'il en conservoit l'inquiétude, je ne fus pas peu surpris de ne plus entendre parler de Madame de Murval. J'eus beau interroger ceux que je croyois pouvoir m'en dire des nouvelles, tous ignoroient ce qu'elle étoit devenue; & votre sort ne me donna que plus de pitié & d'intérêt; & comme vous n'étiez pas dans l'âge où l'on pouvoit vous confier votre naissance, j'attendis du tems à vous la découvrir; car Madame de Murval s'étoit réservé ce secret.

C'est

C'est ici l'époque funeste qui mit le comble à toutes vos infortunes , me dit M. de Valencé. M. de Vatteville avoit refusé jusqu'alors tous les établissemens qui lui avoient été offerts par sa famille. Il avoit conçu une horreur générale pour toutes les femmes , depuis celle qu'il avoit pour votre mere , il les croyoit toutes aussi dangereuses , & aussi perfides. Mais il ne pû toujours résister aux instances d'une famille dont le désir étoit de lui voir des enfans : on lui fit épouser Mademoiselle de Vitry. Ce mariage auroit dû faire perdre à M. de Murval une partie de sa vengeance & de ses inquiétudes. Mais rien n'étoit capable de diminuer sa haine. Il attendoit toujours une occasion pour assouvir ses ressentimens, & après l'avoir long-tems cherchée , il crut la trouver dans une partie de chasse, où il joignit M. de Vatteville. Il se fit instrui-

de tous les postes des Chasseurs , & s'étant caché où devoit passer son ennemi ; il le mit en joue à son passage , le coup partit , mais il n'atteignit point votre pere.

On juge que M. de Vatteville chercha son assassin , il le trouva dans M. de Murval. Il ne put s'empêcher d'en sentir de la joye ; & trop indigne qu'on lui laissât la vie après tant de lâcheté , il reçut la mort de la main de celui à qui il avoit voulu la donner. Le bruit de leurs armes avoit attiré les Chasseurs , la plûpart étoient des parens de M. de Murval ; ils voulurent venger sa mort , au moment même , mais les uns & les autres furent retenus par l'autre partie des Chasseurs. Ils les séparèrent , & l'on força M. de Vatteville à s'éloigner.

La Justice s'empara du délit , & fit rendre la liberté à votre mere , pour poursuivre elle - même la vengeance de

de son mari. Cette nouvelle lui fut portée en Espagne. Mais de dire son étonnement, peut-il se comprendre? Elle se fit répéter cent fois le nom de M. de Vatteville. Elle ne pouvoit se persuader ce qu'elle entendoit. Elle croyoit être sûre qu'il avoit été assassiné. Elle s'imagina que c'étoit un piège que lui tendoit M. de Murval; & au moment qu'on l'assuroit de la vie de M. de Vatteville, elle ressentoit une nouvelle douleur sur sa mort.

Mais tandis qu'elle se mit en marche pour revenir à Paris, M. de Vatteville y faisoit les plus cruelles réflexions. Il crut que M. de Murval ne s'étoit armé contre lui que par les conseils de votre mere. Se peut-il, ô Ciel! s'écrioit-il, qu'une vie que j'ai employée pour elle, & dont tous les jours étoient consacrés à l'adorer fasse l'objet de son horreur. Ah! reprenoit-il, quel plus grand supplice que

que celui de vivre sans pouvoir l'aimer, c'est mourir cent fois, & je suis trop puni.

Des pensées bien différentes occupoient Madame de Murval. Hélas, disoit-elle, puis-je me livrer à la joie? Mais cette joie ne me seroit-elle pas permise: car s'il est vrai qu'il respire, pourrois-je encore aimer le meurtrier de M. de Murval? Je dois d'autant plus le haïr, qu'il m'auroit forcée à ne plus l'aimer. Moi, ne plus l'aimer, reprenoit-elle, & demander qu'il soit puni? Non, non, cet effort est trop grand, & la mort est préférable.

Mais après avoir exprimé les sentimens de son amour, ceux de son devoir lui rappelloient tout ce qu'elle devoit à son mari. Elle cherchoit à vaincre sa foiblesse; elle s'en faisoit mille reproches, & se disoit tout ce que la vertu la plus sévère doit mettre

re

tre dans le cœur d'une femme , qui n'a pour objet que son devoir. Et moins elle avoit aimé M. de Murval , plus elle se croyoit engagée à le venger de votre pere.

Pendant elle se croyoit encore dans l'illusion. Il lui paroissoit si peu vrai-semblable que M. de Vatteville soit vivant , qu'elle se crut trompée dans le rapport qu'on lui avoit fait. Mais de quelque maniere qu'elle pût considérer sa situation , elle n'y trouvoit qu'une source d'amertumes.

Arrivée à Paris , elle sçut à n'en pouvoir douter , que votre pere jouissoit d'une santé parfaite. Elle ne put d'abord se refuser aux premiers mouvemens de sa joie. Elle oublia pour un moment , qu'elle venoit pour accabler l'homme du monde qu'elle aimoit le plus , celui même qui cau-
soit cette joie qu'elle ressentoit. Mais quand elle vint à penser qu'il ne lui
étoit

étoit plus permis de s'y livrer, & qu'elle devoit pour jamais renoncer à son amour, elle tomba dans le dernier accablement.

Non, disoit-elle, quelles que soient les loix que mon devoir m'impose, est-il en ma puissance de haïr ce que j'aime? Loix cruelles, vous déchirez mon cœur. Mais, puis-je l'avouer sans rougir? Quoi, mes regrets sont pour le meurtrier de M. de Murval, & j'ajoute à sa mort ce dernier outrage? Non, non, je sens renaître ma vertu. Il sera vengé.

On voit que Madame de Murval n'étoit pas moins la victime de son amour, que de son devoir; ils régnoient tour à tour dans son ame. Mais rien encore ne lui avoit appris le mariage de votre pere, elle n'apprenoit ses malheurs que par degrés. Cependant l'agitation de ceux qu'elle éprouvoit la firent tomber malade: elle

elle y trouva une consolation , ce fut d'être dispensée de paroître devant le Tribunal des Juges de M. de Vatteville. Elle n'avoit pas du moins la douleur de les implorer pour le punir. Mais le tems ayant rétabli sa santé , elle ne fut pas peu étonnée que votre pere n'ait rien tenté pour la voir ou pour lui écrire.

M. de Vatteville ne négligeoit rien pour détruire les procédures qui s'étoient faites contre lui. Il prouva par une partie des Chasseurs , que M. de Murval s'étoit caché pour l'attaquer ; & qu'il n'avoit opposé qu'une juste défense à son assassina ; les preuves en furent si incontestables , qu'au lieu d'être accusé , il devint son accusateur , & put perdre à jamais la mémoire de son ennemi.

Cette circonstance réveilla tous les sentimens de Madame de Murval ; elle ne put souffrir qu'on flétrît la cendre

endre de son mari , non qu'elle n'eût horreur de l'action qu'il avoit voulu commettre. On la voyoit tous les jours empressée de solliciter les Juges ; & d'autant plus active , que votre pere n'avoit fait aucune démarches auprès d'elle. Le hazard acheva de lui faire sentir qu'elle n'étoit plus aimée. Elle rencontra M. de Vatteville , qui ne l'apperçut pas plutôt , qu'il détourna la vûe en frémissant , & chercha à la fuir. Quelle fut la douleur de Madame de Murval , d'éprouver le plus cruel mépris : car elle ne pû pas s'y méprendre. Elle revint chez elle accablée de désespoir & de honte ; mais elle crut la mériter pour n'avoir pû éteindre cette passion qui avoit attiré tous les malheurs de sa vie.

Il est tems de vous dire , continua M. de Valencé , qu'elle avoit envoyé chez moi en arrivant , pour ap-
prendre

prendre de vos nouvelles ; malheureusement des affaires m'avoient éloigné pour deux mois. Elle ne sçut point que vous étiez absent ; mais elle ne put ignorer long-tems le mariage de M. de Vatteville ; elle y trouva le comble de tout ce qu'elle avoit ressenti de plus cruel. Et quoique la mort seule de M. de Murval l'eût empêchée de prétendre jamais à épouser votre pere ; elle étoit inconsolable de le voir à une autre femme. Mais si elle éprouvoit tous les tourmens , elle n'avoit pas moins porté de trouble dans le cœur de celui qui les lui causoit. M. de Vatteville après avoir revû votre mère , fut bien surpris de trouver son horreur pour elle affoibli , il avoit remarqué que les yeux de Madame de Murval n'avoient rien d'une ennemie , au contraire , il y vit cette douceur qui l'avoit si souvent charmée. Cependant il eut
honte

honte de trouver encore les mêmes charmes à une femme qui lui paroiffoit la plus perfide de toutes. Il se reprocha ce moment de foiblesse ; & il se rappella son crime avec d'autant plus de force , qu'il en avoit besoin pour s'empêcher de l'aimer.

Mon retour à Paris , continua M. de Valencé , donna une nouvelle affliction à Madame de Murval. Il fallut lui apprendre que vous vous étiez déroché à mes soins , & je lui montrai la lettre que vous laissâtes en partant ; elle vit que l'envie de vous connoître , vous faisoit chercher l'auteur de vos jours. Ah ! dit-elle , fils malheureux. La nature ne parle qu'en moi. C'est en vain qu'il la cherche dans un pere. Le perfide.... Elle n'en put dire davantage ; ses sanglots lui étouffèrent la voix, & je profitai de son silence pour tâcher de lui faire recevoir quelques consolations ; mais elle n'écou-

toit rien. Elle ne paroïssoit occupée que de ses propres pensées ; & après s'y être abandonnée long-tems , elle prit tout à coup la parole , & acheva de me confier ce que je vous ai appris dès le commencement de cette histoire ; mais quand elle vint au mariage de M. de Vatteville , elle m'en parla avec tant de désespoir ; qu'elle en a reçue des impressions mortelles. J'ai cherché , dit-elle , en finissant , par l'aveu de toutes mes foiblesses , à m'en donner autant d'horreur , qu'elles m'ont fait sentir d'amour. Je dois en détester l'auteur , & me punir enfin de l'avoir aimé. J'essayai encore une seconde fois de remettre le calme dans ses esprits. Non , non , dit-elle , je ne mérite pas qu'on plaigne mes malheurs , ils sont justes , & c'est par ma mort que je peux justifier mon repentir.

Ce furent les derniers sentimens
aux-

auxquels elle voulut s'arrêter. Elle me déposa entre les mains une donation par laquelle elle vous laissoit tous ses biens. Elle me dit de ne vous parler de votre sort, que quand elle cesseroit de vivre. Elle ne fut pas long-tems sans être accablée du poids de ses chagrins. Elle me défendit de les découvrir à M. de Vatteville, mais l'extrémité où elle se trouva, la força elle-même à rompre le silence.

J'interrompis dans cet endroit M. de Valencé par un cri. Vous me faites frémir, lui dis-je. Quoi, son amour l'a donc traîné au tombeau? Je ne peux plus rien entendre; & dans ce moment je m'abandonnai à la douleur. M. de Valencé laissa passer ce premier mouvement; & après nous être livrés aux sentimens, lui de pitié, & moi de tendresse, il reprit sa narration en ces termes:

On doit à Madame de Murval la
justice

justice d'avoir fait céder une grande passion à son devoir : car, quoiqu'elle fût tyrannisée par cette passion, & qu'elle en eût écoutée quelquefois les mouvemens, on a dû remarquer qu'elle ne fit jamais rien qu'elle pût se reprocher. A la vérité elle ne put soutenir le mépris de M. de Vatteville, non qu'elle ait pû jamais écouter son amour, elle connoissoit la barriere que son mariage & la mort de M. de Murval avoient mis entr'eux. Mais de tous ses malheurs, elle ne compta que celui de n'être plus aimée.

Elle traîna des jours languissans ; & tous les remédes ne purent la sauver des impressions de son désespoir. Elle souhaitoit si peu de vivre, qu'il fallut la contraindre plusieurs fois à ne pas abandonner le soin de sa vie. On ne lui vit de tranquillité & de joie que quand elle vit approcher sa fin.

Elle

Elle attendit ce moment pour écrire à M. de Vatteville ; elle n'avoit plus à redouter son amour , elle le croyoit éteint ; mais elle ne put se refuser la satisfaction de lui apprendre que c'étoit lui qui lui caufoit la mort ; & voici ce qu'elle lui écrivit :

» Le tems n'avoit point ralenti
» cette malheureuse passion que j'eus
» toujours pour vous. Un amour aussi
» grand ne pouvoit subsister que dans
» mon cœur , le votre n'en a point
» été capable , & je meurs consolée
» de pouvoir vous accuser d'avoir
» brisé nos liens. Je sçai qu'il a été
» un tems où vous vous êtes permis
» les reproches. Hélas , j'étois bien
» moins coupable que vous ne l'êtes
» devenu , & je ne pouvois cepen-
» dant m'envisager qu'avec horreur ;
» mais cette horreur est bien plus
» grande quand je songe que j'ai pû
» aimer un perfide , & haïr M. de
» Murval ,

» Murval , le Ciel le venge. Hélas ,
» que lui importe ? Il ne peut plus
» jouir de mon repentir , & pour
» comble d'outrage je n'ai pû détes-
» ter son meurtrier. C'est le dernier
» aveu que vous recevrez de ma foi-
» bleffe , ou plutôt de ma honte.
» Croyez que si j'étois encore en état
» de craindre l'amour , je ne vous l'a-
» vouerois point. Hélas , peut-on le
» craindre quand on n'est plus aimée.
» Mais ce n'est plus un sentiment
» que je puisse souhaiter de vous ; je
» ne demande que ceux de la nature
» pour le fils qui vous reste. Puisse-
» t'elle prévenir en vous le désir que
» j'ai qu'il vous soit cher. Je ne vous
» demande qu'une grace , c'est de lui
» parler de mes derniers soupirs , il
» vous doit ses jours , qu'il sçache
» que vous faites finir les miens. A
» Dieu.

Il n'est point d'étonnement pareil à

II. Partie,

E celui

celui dont M. de Vatteville fut frappé en recevant cette Lettre. Je la lui apportai, & lui appris que Madame de Murval touchoit au dernier moment, & que lui seul causoit sa mort. Ce discours le fit passer dans une autre surprise. Il ne comprenoit point qu'une femme qui avoit voulu le poignarder, eut d'autres sentimens que ceux de la haine; mais il n'osoit expliquer sa pensée. Il vouloit épargner à votre mere mourante la honte d'un pareil crime; mais comme je continuoïis à lui tracer les tableaux les plus touchans, je lui donnai une émotion extraordinaire, & quoique la perfidie qu'il supposoit à Madame de Murval ne peut l'effacer, il sentit que l'amour lui parloit encore pour elle.

Cet attendrissement le conduisit aux pieds de votre mere, oubliant alors tous les sujets qu'il croyoit avoir de la fuir, elle ne s'étoit cependant point

point attendue à une visite de sa part. Elle se seroit refusée la satisfaction de lui écrire, si elle avoit pû se l'imaginaire. Elle s'étoit faite une loi depuis la mort de son mari de ne jamais revoir M. de Vatteville, & cependant elle avoit souhaité qu'il en cherchât les occasions. On lui annonça qu'il étoit à la porte. Elle étoit déjà si mal que la surprise lui ôta presque tout sentiment. Elle ne put répondre pour le refuser. On prit son silence pour une permission d'entrer; mais elle n'eut pas plutôt porté la vue sur lui, qu'elle s'évanouit.

Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, M. de Vatteville ne put se soutenir sans donner des marques d'un amour qu'il croyoit éteint, & qu'il sentit rallumer dans cet instant. Madame de Murval ouvrit enfin les yeux. Elle vit son amant arroser ses mains de larmes. Elle fit un

effort pour les retirer. Ah! Madame, lui dit-il, poussez-vous la haine jusqu'à la mort? Songez qu'un homme qui peut vous pardonner, mérite un autre traitement. Ciel, qu'entens-je, dit-elle. Est-ce ainsi que doit s'expliquer le meurtrier de M. de Murval. Ose-t'il se montrer à ma vûe? Je sçai, lui répondit M. de Vatteville, qu'il fut mon assassin, je sçai un plus horrible crime, continua-t'il, ah, Madame, épargnez-moi la douleur de vous le reprocher. Eh, de quel crime, reprit-elle, me parlez-vous, je n'en ai qu'un, c'est de vous avoir aimé. Vous ne m'aimâtes jamais, reprit-il, ne vous souvient-il plus que vos mains ont trempées dans mon sang, & qu'armée d'un poignard vous cherchâtes à percer le cœur qui vous adoroit. Ah, Ciel! lui dit Madame de Murval, de quoi m'accusez-vous, vous me faites frémir.

Ces

Ces reproches étoient si affreux qu'ils ne pouvoient manquer de frapper votre mere, elle oublia qu'elle avoit refusée d'écouter M. de Vatteville, elle le fit expliquer, & tous deux percèrent enfin le voile qui les avoit jettés si long-tems dans l'erreur. Ils comprirent que M. de Murval avoit pris sa place dans le rendez-vous de l'Opera. Ils en furent d'autant plus convaincus, que ce fut dans ce jour que M. de Murval dit à votre mere, qu'il s'étoit vengé en faisant perdre la vie à M. de Vatteville.

Elle appella la femme de Chambre qui les avoit trahis tous deux, & qui voyant son crime découvert, acheva d'éclaircir tout ce mystere; mais à mesure qu'ils virent la lumiere, M. de Vatteville devenoit le plus malheureux des hommes. Pouvoit-il ne pas l'être en trouvant Madame de Murval plus digne que jamais de son

amour. Il tomba éperdu à ses pieds. Il voulut se donner la mort. Il se représentoit avec désespoir tous les tourmens qu'elle avoit soufferts, & ces tourmens alloient lui couter la vie ; mais elle retint toute sa fureur. Je mourrai contente, lui dit-elle, vous m'avez rendu votre amour, & je veux mériter votre estime. Oui, il faut la mériter, & de l'excès de ma joie je vais passer à la douleur de vous bannir pour jamais. Vous y perdez peu, lui dit-elle ; ma vie va finir. Souvenez-vous qu'elle fut employée à vous aimer.

Après ces mots elle refusa d'entendre tout ce que voulut lui dire M. de Natteville. Rien ne pouvoit l'arracher d'auprès d'elle ; mais elle lui ordonna de s'éloigner, & refusa ensuite les visites qu'il voulut lui rendre.

Madame de Murval ne survêcut que de quelques jours à cette conversa-

tion

tion, on s'apperçut cependant qu'elle étoit plus tranquille, sans pourtant fouhaiter de retour à la vie. Elle n'eut pas voulu la prolonger d'un seul moment, tant elle craignoit d'aimer plus M. de Vatteville que son devoir.

Quoi, M., dis-je à M. de Valancé, elle étoit ma mere, & vous ne me l'apprenez que quand elle ne vit plus! Ah, si vous aviez daigné me confier ce secret, que de plaisirs j'aurois senti à lui marquer mon respect & ma tendresse. Croyez-vous que je n'eusse pas adouci ses malheurs, je l'eusse forcé à aimer la vie, elle vivroit encore; c'est à vous seul, interrompit M. de Valancé, à vous le reprocher. Vous vous êtes attiré par votre absence tous les regrets dont vous êtes pénétré; mais vous devez espérer de retrouver auprès de M. de Vatteville tout ce que vous avez perdu auprès de Madame de Murval, il



est tems , ajouta-t'il que je vous conduise à son Hôtel.

Je le suppliai de différer jusqu'au lendemain. Je n'étois pas en état de lui être présenté. Le récit que je venois d'entendre m'avoit accablé de tristesse , & m'étant retiré seul dans ma chambre , que de réflexions vinrent m'accabler sur la perte de Madame de Murval ! Monsieur de Valancé vint m'y chercher , & me remit le dépôt qu'elle lui avoit laissé de tous ses biens. Je n'y fus sensible que pour en faire un don à Mademoiselle de Rohancy. L'attendrissement où je me trouvois alors redoubla celui de notre absence , & dès que je fus seul , je lui écrivis une seconde lettre , & lui appris une partie de l'histoire de Madame de Murval & de M. de Vatteville. Quelques jours après je lui envoyai plusieurs Lettres de change. Je voulus du moins assurer la fortune d'une femme que j'adorois. M.

M. de Valancé me présenta le lendemain à M. de Vatteville , je me jetai à ses pieds en l'abordant pénétré de respect & de tendresse; mais la sienne ne put me souffrir dans cette posture, & j'eus le plaisir de lui voir partager tous mes sentimens. Ma vue lui rappella le souvenir de ma mere, dont j'avois tous les traits. Il fit un soupir, & me serra long-tems dans ses bras sans pouvoir prononcer un seul mot. Je profitai de son silence pour lui exprimer combien j'étois heureux de me trouver son fils. Il parut satisfait de tout ce que je lui dis, & me témoigna sa douleur de ne pouvoir m'avouer publiquement. Il m'en consola, en m'assurant que je n'en aurois que plus de part dans sa tendresse. Il ajouta que pour me donner de la considération dans le monde, il me feroit passer pour un de ses parens, & qu'il vouloit que sa maison fût la mienne.

Tant de bonté me remirent à ses genoux ; mais il me fit relever , & m'interrogea sur ce qui m'étoit arrivé à la Haye , je lui racontai toutes mes aventures , mais je n'osai lui déclarer mon mariage ; je m'étois apperçu que M. de Vatteville vouloit disposer entièrement de ma personne , & dans ce moment je n'aurois pû lui parler de Mademoiselle de Rohancy , sans m'attirer sa colere , & peut-être la perte de son amitié. J'esperai qu'avec le tems je pourrois lui faire approuver mes liens , & je les lui cachai.

Quelques mois après mon retour , il fut honoré d'une nouvelle Ambassade ; il m'ordonna de le suivre ; & dans tout le tems de sa négociation , il me fit faire plusieurs voyages à la Cour. J'avoue à ma honte , & pour mon malheur , que la sorte de considération que les affaires me donnerent ;

rent ; ralentis mon commerce avec Mademoiselle de Rohancy ; je ne sentis plus cette même douleur d'en être séparé , ni cette impatience de retourner auprès d'elle : source d'orgueil qui affoiblissoit les plus tendres sentimens.

Près de deux années s'écoulèrent depuis mon départ de la Haye , elles mirent fin aux négociations de M. de Vatteville , & nous revînmes à Paris. Heureux si les ordres d'un pere, m'eussent laissé le choix d'y suivre mon devoir , ou plutôt si j'eusse eu la force de défobéir pour m'empêcher de commettre le plus affreux des crimes.

Mon malheur voulut que M. de Vatteville trouvât un établissement aussi avantageux que j'eusse pu l'espérer en portant son nom. La femme qu'il me destinoit étoit charmante , & je n'eusse pu en désirer une autre ,

fi mon cœur & ma main n'eussent pas été engagés à Mademoiselle de Rohancy : car , quoique l'absence eût diminué mes premières ardeurs , il me restoit encore la plus grande passion pour elle. Et quand cette passion eût cessé de subsister , falloit-il autre chose que mes sermens , pour avoir horreur d'une autre chaîne.

On peut donc imaginer tous mes frémissemens , quand M. de Vatteville m'annonça qu'il m'avoit engagé à Mademoiselle de Saint-Germain ; il me vanta sa beauté , sa fortune , & tous les avantages qu'elle m'apportoit du côté de sa naissance. Il me parla peut-être plus d'une heure , que je n'avois ni la force de l'entendre ; ni de lui répondre ; & qu'aurois-je pu lui dire , je ne songeois qu'à Mademoiselle de Rohancy , à son désespoir , au mien dans ce moment , de m'être mis sous l'empire d'un pere ;
dont

Et tous les sentimens étoient absolus. Cependant , étonné de mon silence , il me dit de répondre , & qu'il étoit surpris, au lieu de reconnoissance , de ne me trouver que de l'embarras. J'avoue , lui dis-je en tremblant , que la vie libre que j'ai toujours mené , me fait craindre un engagement , je ne me sens point propre pour en remplir les devoirs ; & plus vous donnés d'éloges à Mademoiselle de Saint-Germain , plus il me seroit sensible de ne pas la rendre heureuse.

M. de Vatteville me répondit que je devois être trop honnête homme pour faire le malheur d'une femme ; & qu'il étoit sûre que la beauté & le caractère de M^{lle} de Saint - Germain , auroient tant de charmes pour moi , que je ne devois pas craindre de lui engager cette liberté dont je parlois. Mais , ajouta-t'il , quand j'au-
rois

rois toute l'envie du monde de ne pas vous contraindre , j'ai donné ma parole , il faut m'obéir ou vous résoudre à toute mon indignation.

Cette menace d'un pere ne me laissa rien envisager de plus terrible. On pourroit m'objecter qu'il falloit implorer sa bonté , & lui avouer mon mariage ; mais le rang que tenoit M. de Vatteville , celui qu'il m'avoit donné , lui auroit fait envisager ce mariage & ma personne , avec le dernier mépris.

Cependant , effrayé du crime qu'on me proposoit , & le détestant , je résolu , si je ne pouvois échapper à la volonté de M. de Vatteville , de lui avouer ce qui m'empêchoit de lui obéir , mais de me dérober de sa maison & de retourner à la Haye. Mais le soir même qu'il m'eut parlé , il me présenta Mademoiselle de Saint-Germain , & nous fit signer à tous
deux

deux un contrat. Je n'eus pas la force de résister en face à M. de Vatteville, & de lui dire qu'il me rendoit le plus perfide des hommes. Une assemblée nombreuse nous servoit de témoins. Je n'aurois pû ouvrir la bouche que pour remplir mon pere de confusion & m'en remplir moi-même. Le respect, la crainte, mon désespoir & mon étonnement me jetterent dans un trouble qui me laissoit à peine la connoissance.

Mon pere avoit obtenu une dispense, & le soupé fini, on nous conduisit à l'Autel. Mais puis-je représenter quelle horreur accompagna mes nouveaux sermens? Je crus voir le Temple s'ébranler. Je crus entendre Mademoiselle de Rohancy implorer le Ciel, & l'exciter à venger mon parjure. Je crus sur-tout la voir expirer de douleur? & plein de frémissement, je ne pus offrir qu'une
main

tremblante à Mademoiselle de Saint-Germain : elle s'en apperçut , & je fis trembler la sienne.

La précipitation avec laquelle on nous avoit lié l'un à l'autre , me fit croire que M. de Vatteville s'étoit défié de la répugnance que je lui avois montrée ; mais je me trompois , car depuis son retour , il avoit eu le tems de me préparer cette chaine , & tout se trouva disposé au moment qu'il m'en parla.

Ma vie devint un tissu de remords & d'horreurs ; & j'étois d'autant plus à plaindre , que je faisois le malheur d'une femme dont la beauté , la jeunesse & la vertu , méritoient un autre sort. Je n'apportai auprès d'elle qu'une sombre tristesse , & souvent un air farouche causé par les déchiremens de mon ame. Elle n'ouvrit jamais la bouche pour s'en plaindre ; & s'accusant elle seule de mes chagrins ;

grins ;

grins , elle redoubloit toute sa douceur & sa complaisance. Ah ! elle perçoit mon cœur , & j'étois forcé de fuir pour lui dérober ma honte.

Le tems la fit appercevoir qu'elle n'avoit à prétendre que mon estime ; & loin de chercher à se venger de ma froideur , elle voulut m'en ôter jusqu'au soupçon. Elle me pria de lui permettre de se retirer à la campagne , je fus accablé de cette résolution ; j'en reconnus la cause , je lui dis que je ne pouvois consentir à lui voir quitter le monde , & qu'à son âge , on ne pouvoit encore en sentir les dégoûts ; mais elle me fit céder à ses instances , & je la suivis dans sa retraite. Je voulus du moins lui laisser croire , en ne m'en séparant point , qu'aucun autre attachement n'occupoit mon cœur.

Cinq ans s'écoulèrent depuis mon départ de la Haye ; Mademoiselle de Rohancy,

Rohancy ; pendant ce tems , étoit restée en proie à la douleur que peut causer l'abandon d'un mari qu'elle ne pouvoit cesser d'aimer ; elle ignoroit cependant à quel point j'avois poussé la perfidie : mais cessant enfin de recevoir de mes nouvelles , (car de quel front aurois-je pû lui écrire) elle se douta d'une partie de son malheur , & ce malheur ne la rendoit que plus inconsolable. Elle tenta toutes les voies qui pouvoient me ramener à elle ; car elle n'apprit rien de mon mariage ; mais elle craignit que je n'eusse retrouvé cette rivale qu'elle n'avoit jamais connue , & que ma passion pour elle ne se fût rallumée ; plut au Ciel que ç'eût été mon crime , & qu'elle n'en eût pas eu un plus grand à me reprocher. Enfin , prévenue que cette rivale m'avoit rendu infidèle , elle crut qu'en se découvrant elle lui donneroit pour moi de l'horreur. Elle

Elle pris la funeste résolution de me venir chercher à Paris. Mais quel fut son désespoir , quand elle s'aperçut qu'elle n'avoit plus cette beauté qui m'avoit charmé. Ses chagrins l'avoient rendue si méconnoissable , qu'elle ne se flatta que de ma pitié. Mais pénétrée de ne pouvoir plus exciter que ce sentiment qui n'est rien sans l'amour , elle déguisa son sexe ; & voyant alors qu'il étoit impossible de retrouver ses traits , elle jugea que cette métamorphose serviroit du moins à me cacher ses soupçons au cas qu'elle n'eût à me reprocher que de l'avoir trop long-tems oubliée.

Une amie qu'elle avoit à la Haye ne s'opposa point au parti que prenoit Mademoiselle de Rohancy , au contraire , elle regarda que c'étoit le seul qui lui restoit , après avoir tenté tous les autres. Enfin , arrivée à Paris , elle s'informa de tout ce qui
pou

pouvoit l'interresser. Ciel , quel fut son saisissement? Elle ne s'étoit point attendue à me trouver aussi coupable. Les projets les plus funestes trouvèrent place dans son cœur. Elle médita de percer le mien aux yeux de celle qui lui avoit ravie. Elle comprit cependant que je l'avois trompée , & que ce seroit lui faire un sort pareil au sien que de lui dévoiler mes crimes , sans qu'elles puissent en être plus heureuses l'une & l'autre. Cette réflexion fit tomber sa vengeance , mais le désespoïr la mit au bord du tombeau. Il n'étoit plus possible qu'elle espérât de retour dans sa destinée ; elle ne prévît que des malheurs affreux.

Une absence m'ayant éloigné de Madame de Poligny , elle choisit le tems pour exécuter la plus étrange résolution. Elle crut adoucir sa douleur en vivant dans les mêmes lieux

qui

qui n'attachioient à sa rivale. Elle étoit trop changée , pour craindre qu'aucuns de ses traits pussent frapper mes regards ; & voulant être reçue dans la maison de Madame de Poligny , elle s'adressa au Curé du village. C'étoit un homme dont il étoit facile d'exciter le zèle & la compassion. Mademoiselle de Rohancy lui dit que le sort lui avoit enlevé sa fortune ; que la seule ressource pour elle , étoit de trouver une maison où ses services pussent plaire , & mériter quelqu'égard pour sa personne. Le Curé se sentit touché , il voyoit assez que Mademoiselle de Rohancy n'étoit pas née pour la condition qu'elle désiroit. Il en eut une pitié extrême ; & l'obligea à se reposer plusieurs jours chez lui. Mais plus il eut le tems de la connoître , plus il lui découvrit de mérite , & il ne put s'empêcher d'en parler à Madame de Poligny

ligny

ligny avec une espèce d'admiration. Il n'en falloit pas davantage pour lui faire naître l'envie de prendre Mademoiselle de Rohancy à son service ; & lui ayant été présentée le lendemain , elle l'arrêta sur le pied de valet de chambre.

Mademoiselle de Rohancy étoit dans un trouble qui lui laissoit à peine la force de se soutenir. La vûe de sa rivale , la condition où elle se trouvoit auprès d'elle , tandis qu'elle occupoit sa place , la beauté même de Madame de Poligny , lui causa une douleur mortelle ; car plus elle lui apperçu de charmes , & moins elle crut pouvoir douter que je ne fusse passionné pour elle. Cette réflexion fit naître les projets de sa vengeance. Je ne pouvois plus lui paroître qu'un objet odieux ; & je n'étois plus digne qu'elle sacrifiat son ressentiment à mon repos. Hélas , un malheur plus cruel

cruel, plus affreux que la mort qu'elle vouloit me donner, se préparoit pour combler mon infortune, & faire de ma vie le plus horrible supplice.

Mademoiselle de Rohancy brûloit d'impatience sur mon retour. Elle ne voyoit plus d'autre satisfaction pour elle que celle de me priver de la vie, & de faire périr à mes yeux sa rivale; mais la douceur & la bonté de Madame de Poligny désarmoit sa colere, & lui gagnoient le cœur de Mademoiselle de Rohancy. Elle fut étonnée de ne plus sentir de haine. Elle se reprocha sa foiblesse. Non, dit-elle, ce n'est point de la foiblesse; je cède à la vertu d'une femme qui m'attire malgré moi, & dont le sort seroit semblable au mien, si elle pouvoit sçavoir qu'elle aime un perfide. Ah, pourquoi troublerai-je la douceur de sa vie? la mienne n'en deviendroit que plus affreuse. Epar-

gnons-

gnons-lui tous les maux que je sens ; elle n'en est pas coupable.

Cet effort étoit digne de Mademoiselle de Rohancy, & après l'avoir fait elle redoubla son zele pour le service de Madame de Poligny. Elle prévenoit jusqu'à ses moindres désirs ; mais à mon retour toutes ses résolutions pensèrent l'abandonner. Elle ne put me revoir sans se retracer la suite funeste que sa passion pour moi avoit entraînée, & furieuse du prétendu mépris dont elle me croyoit coupable, elle hésita pour me plonger un poignard dans le sein ; mais de ce premier transport elle fut obligée de s'écarter pour aller cacher des larmes que l'amour lui fit encore répandre ; & chaque jour elle passoit du désespoir à la tendresse, & de la tendresse à la fureur, sans pouvoir se venger.

Ce fut dans cette agitation que
Made-

Mademoiselle de Rohancy passa deux années auprès de Madame de Poligny ; elle joignoit à l'état humiliant où elle s'étoit mise la douleur de la conduire elle-même tous les jours dans mon lit ; mais quand elle considéroit la beauté de sa rivale , elle ne pouvoit pas comprendre la froideur & l'ennui que j'apportoïs auprès d'elle ; en effet elle s'apperçut bien que Madame de Poligny en occupant sa place , n'occupoit pas mon cœur , & honteux moi-même de paroître insensible pour elle , j'avois recours à l'absence ; mais elle ne mettoit pas fin à mes tourmens , mes remords , & le souvenir de Mademoiselle de Rohancy me suivoient par-tout.

Etois-je assez puni en faisant le malheur de tout ce qu'il y avoit de plus charmant dans la nature. Quelles femmes furent jamais plus respectables que Madame de Poligny & Made-

II. Partie.

G moiselle

moiselle de Rohancy. Elles rassembloient mille charmes avec toutes les vertus. Hélas, cette vertu arrêtoit le bras de Mademoiselle de Rohancy, & auroit dû faire couler tout mon sang, & ce n'eût point été assez pour laver mon parjure.

Il étoit impossible que cette malheureuse accablée de chagrin, n'en laissât échapper une partie. Madame de Poligny avoit vu plusieurs fois couler ses larmes. Elle s'étoit sur-tout apperçue d'un certain frémissement quand elle me voyoit paroître; elle avoit encore remarqué que pendant mes absences elle paroissoit plus tranquille, & qu'elle me souffroit impatientement auprès d'elle. Elle en avoit pâlie plusieurs fois, & Madame de Poligny s'étant fait une étude de tous les mouvemens de cette Infortunée, elle crut y voir tous les traits de l'amour & de la jalousie.

Madame

Madame de Poligny ne pouvoit soupçonner une femme sous les habits d'un homme. Mademoiselle de Rohancy n'étoit connue que pour son valet de chambre. Elle supposa qu'elle avoit pris de l'amour pour elle, elle en fut très-affligée; elle étoit contente de son service, & rien ne pouvoit la remplacer auprès d'elle; mais plus elle en étoit satisfaite, & moins elle avoit de prétexte pour s'en défaire. Elle ne vouloit pas lui avouer ce qu'elle lui soupçonnoit dans le cœur, & dans son embarras elle crut s'en tirer en supposant que son service me déplaisoit. Madame de Poligny attendit une de mes absences pour le lui dire, & cette absence servit encore à lui confirmer qu'elle en étoit aimée. Elle lui vit moins de douleur & plus de tranquillité; mais la scrupuleuse vertu de Madame de Poligny en ayant pris de nouvelles allarmes, un

jour où elle se trouvoit seule avec Mademoiselle de Rohancy, elle lui prononça l'arrêt cruel de leur séparation. Cette malheureuse crut aussi-tôt que je l'avois reconnue, & que j'ajoutois ce dernier outrage à tous ceux que je lui avois fait. Elle ne put en soutenir la pensée, & dans le moment elle s'évanouit aux pieds de sa rivale.

Madame de Poligny attribua cet accident à la force de la passion. Elle s'en crut plus assurée que jamais. Mais comme elle avoit besoin d'être secourue promptement, elle n'eut pas plutôt détachée la cravatte de Mademoiselle de Rohancy, qu'elle aperçut son sexe. Quel étonnement, quelle surprise ! tous ses soupçons l'abandonnerent. Elle trouvoit une femme dans son Valet de Chambre, & cette singulière aventure ne put que mettre de la confusion dans ses idées ; cependant

pendant elle fit place à la joie. Madame de Poligny fut charmée de pouvoir garder Mademoiselle de Rohancy. Elle se douta même qu'elle n'avoit pû déguiser son sexe sans raison ? Elle eut la prudence de n'appeller personne , & ses soins lui rendirent la connoissance qu'elle avoit perdue.

Ah , Madame , lui dit-elle en reprenant ses esprits , pourquoi me rendre des jours que vous m'avez rendus si malheureux , & dont vous voulez encore combler la misere ? Que ne me laissez-vous mourir. Votre intérêt n'est pas que je vive. Vous m'avez ravi le seul bien que je possédois ; mais mon désespoir n'a plus de bornes , il faut du moins que le perfide périsse.

Que de troubles ne donnerent point ces derniers mots à Madame de Poligny ? Que vouloit dire celle qui lui parloit , que d'horribles soupçons vin-

rent frapper ses esprits ! Achevez , dit-elle à Mademoiselle de Rohancy. Que vous ai-je ravi , & quels sont vos malheurs. Ah , ne me demandez plus rien , lui dit-elle , votre vertu vous met à couvert de tous mes ressentimens , & m'empêche de vous faire un sort aussi affreux que le mien. Songez-vous , lui dit Madame de Poligny , qu'il n'est plus tems. Parlez , & s'il est vrai que je vous ai donné quelque estime , que craignez-vous ? Ce que je crains , lui repartit Mademoiselle de Rohancy , je vous l'ai dit , épargnez-vous d'en sçavoir davantage , & laissez-moi , lui dit-elle en embrassant ses genoux qu'elle baignoit de ses larmes , expirer à vos pieds.

Madame de Poligny appercevoit déjà à travers un voile épais, une partie de mes crimes , & dès ce moment elle comprit que le déguisement de
Made-

Mademoiselle de Rohancy n'avoit rapport qu'à moi. Elle cessa dans l'instant de la traiter comme une personne née pour la servir , & la pressant dans ses bras , elle la contraignit de lui avouer toutes mes perfidies.

Cet aveu loin de refroidir Madame de Poligny , lui donna une pitié extrême de Mademoiselle de Rohancy ; elle oublia son propre intérêt pour la plaindre , & se remettant dans ses bras , quel spectacle pouvoit être plus touchant ! Que ne se dirent-elles pas pour se surpasser en générosité ; mais Madame de Poligny admiroit avec étonnement les efforts que s'étoit fait Mademoiselle de Rohancy. Une conduite modérée dans la plus extrême affliction , souffrir l'outrage le plus sanglant , n'opposer que de la constance , se taire pouvant éclater avec justice , avoir passée sept ans dans l'abandon , ne revoir un mari

G iv que

que pour se convaincre qu'on en est trahie, quelles femmes plus digne qu'on la plaigne & qu'on l'admire.

Enfin elles éclaircirent tout ce qu'elles avoient besoin de connoître. Mademoiselle de Rohancy ayant échappé son secret, ne cacha plus rien; mais plus elle se fit connoître, plus elle augmenta les sentimens tendres que Madame de Poligny avoit prit pour elle. Elle voulut lui rendre tous ses droits, mais je ne pouvois lui inspirer que de l'horreur. Quel homme étoit plus coupable, & devoit mériter plus de haine. Cependant loin de m'accabler du poids de mes crimes, elles ne songerent qu'à les dissimuler. Mademoiselle de Rohancy ne voulut jamais consentir à m'en faire rougir; elle exigea même de Madame de Poligny de ne point mettre de différence dans sa conduite, & n'ayant pû, à ce qu'elle croyoit con-

serve

server mon cœur , elle dédaigna ma personne.

Cependant Madame de Poligny lui avoua que je n'avois point eu de part à leur séparation , elle ne voulut pas lui laisser cette peine , & s'étant embrassées mille fois , Mademoiselle de Rohancy se remit aux genoux de Madame de Poligny pour lui demander sa retraite dans un Couvent. Elle ne put en souffrir l'idée. Il sembloit à Madame de Poligny qu'elle ne devoit plus se séparer , & qu'ayant le même sort , il devoit les unir jusqu'à la fin de leur vie. Mais Mademoiselle de Rohancy lui dit que quelqu'accident imprévu pourroit les découvrir. Vous avez des enfans , ajouta-t'elle , pourquoi hazarder de leur donner un état incertain ? Je vous cède un époux qui ne m'a à la vérité que trop couté , mais que je dois mépriser , s'il est vrai que je ne puisse le haïr. En un mot

craî-

craignez ma foiblesse, & rendez-vous à mes larmes.

Toutes les instances de cette malheureuse ne purent résoudre encore Madame de Poligny à s'en séparer. Elle crut qu'en vivant avec elle, son amitié adouciroit ses peines: elle ne vouloit point l'abandonner à son désespoir; & Mademoiselle de Rohancy fut contrainte de céder à la tendresse de sa rivale.

Cependant elles convinrent de ne rien changer dans les apparences. Mademoiselle de Rohancy servit toujours avec le même respect & le même zèle. Mais elle rentrait dans l'égalité avec son amie dès qu'elles étoient seules.

L'habit de Mademoiselle de Rohancy ayant trompé tous les yeux sur son sexe, une des femmes de Madame de Poligny prit de l'amour pour elle. Mademoiselle de Rohancy s'en apperçut avec douleur, & d'abord elle

elle en eut pitié, tant elle trouvoit à plaindre ceux en qui cette fatale passion se faisoit sentir; mais comme elle n'y pouvoit répondre, elle opposa une grande froideur à toutes les marques de tendresse qui échappoient à cette fille. Cette froideur au-lieu de la guérir, l'irrita; elle voulut sçavoir si Mademoiselle de Rohancy n'aimoit rien; elle examinoit tous ses regards, & bien-tôt elle apperçut l'intelligence qu'elle avoit avec Madame de Poligny. Elle sentit bien que ce seroit inutilement qu'elle s'acharneroit à lui disputer le cœur de Mademoiselle de Rohancy; mais elle n'en devint que plus furieuse; elle suivit toutes leurs démarches; elle surprit sans être vue leurs innocentes caresses, & aussitôt elle forma le projet détestable de livrer mes mains à sa vengeance; elle osa m'avouer que j'étois trahi; elle n'oublia aucune des circonstances
qui

qui pouvoient m'en assurer, & furieux désespéré je n'eus plus de pensées que pour punir les coupables.

Cependant honteux de me livrer à de si cruels soupçons, & me ressouvenant de toute la vertu de Madame de Poligny, je ne vis plus qu'un monstre dans celle de ses femmes qui avoit osé l'accuser, mais je ne pus si bien éteindre les mouvemens de ma jalousie, qu'il ne me soit échappé mille mouvemens chagrins. Madame de Poligny s'aperçut qu'il se passoit en moi quelque chose d'extraordinaire. Elle en parla à Mademoiselle de Rohancy, & cette dernière crut devoir saisir ce moment pour prier son amie de permettre enfin qu'elle s'éloignât. Peut-être, lui disoit-elle, il m'a reconnue. Vous devez craindre ses remords, & la passion qu'il eut pour moi, & peut-être celle que j'eus pour lui. Je ne puis la craindre, lui répondit.

pondit Madame de Poligny, car si elle peut encore faire votre bonheur & le sien, permettez que j'aide à vous le rendre, il sera le mien.

Quelques généreux que fussent ces sentimens, ceux de Mademoiselle de Rohancy ne l'étoient pas moins, & après tous les combats qu'ils purent leur inspirer, elle obtint ce qu'elle avoit inutilement demandé. Elles convinrent de se séparer le lendemain. Madame de Poligny étoit assise sur les genoux de Mademoiselle de Rohancy; elle avoit sa tête penchée sur la sienne, l'une & l'autre laissoient couler des larmes & prévenues qu'on ne pouvoit les surprendre, elles s'abandonnerent à la douleur & à la tendresse.

Ciel, que je fus malheureux ! car en me croyant trompé par Madame de Poligny, j'avois formé le projet de l'abandonner & de retourner

tourner à Mademoiselle de Rohancy. Je connoissois assez son cœur pour être assuré d'y trouver ma grace ; du moins je me flattois de l'obtenir à force d'amour & de repentir ; & dans cette résolution je m'enfermai pour lui écrire & lui annoncer mon retour. C'étoit le jour même où elle se baignoient de leurs larmes. Mais comment peindre l'événement qui alloit armer mes mains contre cette même Mademoiselle de Rohancy ? O jour plein d'horreur ! puis-je m'en souvenir , & vivre encore ! Ma destinée étoit de commettre des forfaits. Enfin les tendres plaintes de Madame de Poligny , & celles de Mademoiselle de Rohancy , qui ne soupçonnoient pas que je pusse les entendre , vinrent frapper mes oreilles. J'interrompis ma lettre ; j'approchai de plus près , & ayant entr'ouvert la porte sans bruit , quelle fut
ma

ma rage? Madame de Poligny em-
brassoit Mademoiselle de Rohancy.
Je ne doutai plus de son infidélité.
Je courus à un poignard, & sans leur
donner le tems d'ouvrir la bouche &
de revenir de leur étonnement, je
ne songeai qu'à venger mon injure.
Ah! n'est-il point de pressentiment
pour avertir du crime? Elles me vi-
rent approcher comme un furieux. Je
redoublai leur effroi; & m'adressant
à Mademoiselle de Rohancy; je lui
portai un coup mortel.

Le coup les renversa l'une sur l'autre.
Le sang de Mademoiselle de Ro-
hancy rejallit sur moi, & couloit de
toutes parts. Je me sentis frémir; un
mouvement secret me portoit vers
cette malheureuse. Approche, me
dit enfin Madame de Poligny, en me
découvrant le sein de Mademoiselle
de Rohancy; juges qui de nous est
coupable. Malheureux, interrompit
Made-

Mademoiselle de Rohancy ; d'une voix mourante , ce sang que tu vois , est le prix de l'amour & de tes sermens. Me connois-tu ? Ah ! tu m'as trop long-tems méconnue. Mais si je peux encore t'attendrir, crois que cette mort que tu m'as donnée , n'auroit plus rien d'affreux pour moi. Dieux ! tes larmes coulent , je te pardonne , & je c'est tout ce qu'elle put exprimer.

La méconnois - tu encore ; reprit Madame de Poligny en voyant mon silence , c'est Mademoiselle de Rohancy. Juges par sa douceur & le pardon qu'elle vient de t'accorder , à quel excès tu en étois aimé. Je n'étois plus en état d'entendre ces paroles ; je me jetai sur le corps expirant de cette Infortunée. Chere ombre , lui criai - je , cette main t'aurois déjà vengée , si la mort étoit un supplice pour un pareil forfait.
Non ,

Non, c'est à mes remords, à l'honneur qui m'environne, à toutes les sureurs de l'amour que j'eus toujours pour toi à venger mon crime. Et vous, dis-je à Madame de Poligny, dont les vertus égales celles de Mademoiselle de Rohancy, suis-je encore digne que vous plaigniez mon sort. Hélas, daignez seulement pardonner mon erreur; elle vous a offensée, mais j'en suis trop puni.

Madame de Poligny ne put me répondre. Elle s'étoit blessée en tombant avec Mademoiselle de Rohancy. Je sentis tout le danger de sa chute. Elle étoit grosse. Elle accoucha la même nuit; & dès qu'elle put me parler, elle voulut m'instruire de tout ce qu'elle avoit appris de Mademoiselle de Rohancy. Sa vie se termina le lendemain; & me trouvant à la fois l'assassin de deux personnes pour qui
jeuille

j'eusse donné mille vies , j'abandonnai les lieux funestes que j'avois remplis de mes crimes ; & me regardant comme un monstre farouche , j'habitai les forêts ; je n'étois plus digne d'habiter avec les hommes. Plusieurs années ont vû renaître ma douleur. Je vins dans cette retraite , & le Ciel m'y laisse la vie pour supplice.

F I N





3. 8057(2.)



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 19 18 17 16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



ES

Y,

dans
is

E,

torio

